

DANS LA CENDRE DU CIEL

« Tout espoir envolé, il nous reste le désir »

Dante « *Vita Nuova* »

DANS LA CENDRE DU CIEL

(Des vies sans importance)

L'abattoir, devenu avec le développement « complexe-viande ». Autrefois beaucoup de ceux qui ne pouvaient pas travailler ailleurs travaillaient à l'abattoir, les autres connaissaient tous quelqu'un qui y travaillait. Avec le développement, certains, qui ne se seraient jamais vus venir ici sont venus s'y installer, réduisant ainsi les espoirs de ceux qui voulaient encore partir, tout en laissant croire aux autres qu'une autre vie serait bientôt possible.

Plus tard, le développement ne répondant ni aux espoirs de ceux qui étaient venus, ni aux attentes de ceux qui étaient restés, ce fut bientôt tout le monde qui s'accorda à dire que malgré son nouveau nom, cette usine n'avait jamais cessé, en fait, d'être un abattoir.

L'homme qui va partir
Son ami
Celui qui parle de Nourieïev
Celui qui parle de Spinoza
Un jeune type
La femme qui fait l'amour
L'homme et la femme qui se séparent
...

Le gardien

Le directeur
Le responsable de la production
Le responsable des relations commerciales
L'ingénieur
La secrétaire

La femme de l'homme qui va partir

Le patron du café
L'employé

Une actrice qui joue la lune

Des types qui visitent

Différents endroits à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine (la cour, les ateliers, la grande salle de réunion, un logement de fonction...), une cuisine dans un appartement H.L.M., un café, une rue, un champ labouré depuis peu, le ciel...

L'automne, quand les derniers soleils sont encore de l'été.

Première Partie

Séquence 1

La cuisine d'un appartement H.L.M., l'homme et la femme qui se séparent, la femme qui tient l'enfant dans ses bras.

C'est encore la nuit. Dans la pièce restée en désordre, la fenêtre est ouverte malgré la fraîcheur de la saison. L'homme et la femme qui se séparent sont debout, assez proches l'un de l'autre, la femme tient l'enfant dans ses bras. Ils ne se parlent pas, ils n'ont pas dormi de la nuit.

C'est une scène de rupture, sans violence ni éclat. Cela a sans doute été vécu avant, mais ce moment-là est un moment de calme, de suspens avant que la *réalité* ne reprenne son cours.

Ils ont parlé toute la nuit, fait le partage de leurs sentiments, et constaté démunis qu'ils ne pourraient plus s'accorder l'un à l'autre. Etrangers à eux-mêmes et à leur propre vie, ils sont maintenant en proie à l'errance du temps qui cherche à se défaire d'eux. Ils ne cherchent plus à se retenir, juste à traverser ce qui les dépasse, pour trouver un endroit où se reposer, même s'ils n'y sont plus ensemble. A ce moment-là, la parole n'est plus le lieu de l'être.

Le jour vient peu à peu. L'enfant pleure parce qu'il a faim. L'homme et la femme restent quelques instants encore dans l'écho de ce qui les retient l'un à l'autre, puis l'un des deux dit simplement : « Il faut que j'aille travailler. »

L'homme prend ses affaires et sort. La femme attend un peu, puis ferme la fenêtre. Elle prend elle aussi ses affaires et sort à son tour, avec toujours l'enfant dans ses bras.

La pièce reste vide. La rupture est maintenant effective. Dans le monde qui vient, ils sont désormais l'homme et la femme séparés.

Séquence 2

La cour de l'usine avant l'embauche, il fait à peine jour, on ne distingue encore que des ombres.

Des ouvriers, des hommes et des femmes attendent l'ouverture de l'usine. Certains

arrivent, d'autres sont déjà là. Ils échangent des regards, des poignées de mains, des femmes s'embrassent.

Sans affectation particulière, et comme pliés à un destin qu'ils ne pensent même plus pouvoir devenir autre, ils sont dans l'accomplissement d'un temps où le corps et la pensée sont à l'abandon, un peu comme s'ils avaient été *oubliés là*.

Il y en a qui sont assis, d'autres debout contre les murs. Ils fument des cigarettes, plaisantent, échangent des mots qu'on ne comprend pas.

A l'intérieur de l'usine, on entend les moteurs de ventilation des frigos, des bruits de rails, des grincements. De l'autre côté de l'usine, on entend les bêtes qui attendent dans les camions.

L'ensemble est étrange, presque irréel, on sent de la tristesse et du désarroi, mais aussi une étonnante légèreté, des nuances de rose dans le ciel, quelques oiseaux tout proches. Le jour finit par prendre sa place, les ombres disparaissent. On commence à distinguer des visages, l'usine autour, la campagne toute proche elle aussi.

Au bout de quelques instants une porte s'ouvre et laisse entrer les ouvriers dans l'usine. Ils s'y engouffrent tous.

Séquence 3

Le logement de fonction du gardien, une pièce unique avec un lit, une table, et un lavabo. Sur le mur des écrans de contrôle montrent les différents secteurs de l'usine. Le gardien, assis sur une chaise à un bout de la table, tourne le dos aux écrans. Il a fini sa journée de travail, il regarde une revue pornographique.

Le Gardien ... Bientôt les hommes d'ici n'auront plus de travail, et plus de femmes non plus pour leur dire d'en chercher. Ils deviendront plus pauvres qu'ils ne sont déjà et ils finiront par partir eux aussi. Les usines seront alors comme d'immenses camps de vacances où des touristes fortunés viendront dépenser leurs restes. Un gardien déguisé leur expliquera que des hommes et des femmes ont travaillé ici, que certains y ont passé leur vie, que d'autres y ont laissé leur santé... Comme on visite d'anciennes prisons, les touristes fortunés seront émus à l'idée qu'un homme ou une femme ait pu vivre tant d'années enfermé comme une bête sauvage. Ils imagineront aussi le temps lointain où d'autres pensaient encore qu'il fallait travailler avec ses mains pour gagner son argent. Ce temps-là est fini dira le gardien bien poli. Le temps des hommes qui ont connu l'usine est fini. Aujourd'hui *Nous imaginons l'avenir !* Plus tard ils demanderont aussi pourquoi la nature leur a donné deux mains ? Pour toucher le corps des femmes pensera le gardien bien poli, mais cela, il le gardera pour lui, quand personne, personne n'aura plus rien à penser... (Temps. Il réfléchit) Ou alors une Polonaise ? (Il reprend sa lecture) Le travail n'est plus le travail, alors les femmes d'ici ne regardent plus les hommes comme ils sont des hommes. Bientôt toutes les femmes

auront les mêmes idées. Elles regarderont les hommes comme des chiens accouplés par erreur, et leur désir à elles aussi sera comme de la fumée. (Silence) Les hommes ne peuvent pourtant pas rester tout seuls... C'est humain. (Il abandonne sa lecture).

Séquence 4

Le parking des cadres, plus proche de l'usine que celui des ouvriers. Chaque place de voiture est marquée du nom de la fonction de celui qui s'y gare. Le responsable de la production et celui des relations commerciales viennent d'arriver. Ils sont encore à côté de leurs voitures.

Le Responsable commercial (Ecartant les bras) Nu ! Comme le ciel...

Le Responsable de la production Tu as remis ça ?

Le Responsable commercial Toute la nuit, un véritable incendie !

Le Responsable de la production Et ta femme ?

Le Responsable commercial Je dois l'emmener à Venise au mois de novembre...

Le Responsable de la production Un jour, c'est ta chemise que tu brûleras !

Le Responsable commercial Je ne peux pas m'en empêcher.

Le Responsable de la production (Après un temps) La balance est encore en panne. Des types doivent venir pour la visite. Ils ne sont pas encore arrivés.

Le Responsable commercial La réunion est maintenue ?

Le Responsable de la production Oui.

Le Responsable commercial (Il regarde le ciel autour de lui) La vie !

Le Responsable de la production Ils nous attendent...

Le Responsable commercial Un jour il faudrait que tu viennes avec moi...

Le Responsable de la production Et le travail ? Qui fera le travail si nous y allons tous les deux ?

Le Responsable commercial Le travail ! Il n'y a pas que le travail dans la vie...
(Il s'éloigne) Toute la nuit j'ai eu la main et puis...

(Ils entrent dans les bureaux)

Séquence 4 bis

Le bureau d'embauche. Une petite pièce exangue avec du mobilier déjà ancien et réduit au strict nécessaire. Des livres çà et là. Un vasistas au verre dépoli donnant sur la cour ne suffisant pas à éclairer la pièce, l'ampoule électrique pendant du plafond est allumée. L'homme qui fait les entretiens a une écharpe à cause de la grippe. Il regarde le jeune type qui remplit le formulaire d'embauche.

L'Homme qui fait les entretiens Vous parlez français ?

Le jeune Type Je suis Français. (Il lui donne le formulaire)

L'Homme qui fait les entretiens Bien. (Il regarde le formulaire) Voilà. C'est un abattoir. Vous avez déjà travaillé dans un abattoir ?

Le jeune Type Non.

L'Homme qui fait les entretiens Vous serez à la chaîne, au conditionnement. Au début vous remplirez des caisses.

Le jeune Type Oui. D'accord.

L'Homme qui fait les entretiens Il y a une période d'essai. Vous avez un logement ?

Le jeune Type Je suis au foyer.

L'Homme qui fait les entretiens De la famille ?

Le jeune Type Non.

L'Homme qui fait les entretiens Le foyer c'est très bien. Vous vous habituerez.

Le jeune Type

Oui, d'accord.

(Temps)

L'Homme qui fait les entretiens

Il y a un gars qui finit aujourd'hui, quarante-deux ans il est resté ici. Le type que vous remplacez vous, il a été viré. Il revendiquait trop. On n'aime pas ça ici les types qui revendiquent trop. Vous comprenez ? Les types qui revendiquent trop, on les vire, ou bien on les met dans des bureaux comme celui-ci. (Temps) Prenez vos affaires maintenant, je vais vous montrer le reste de l'usine. Après vous pourrez commencer à travailler.

Le jeune Type

Oui.

(Ils se lèvent et vont pour sortir)

L'Homme qui fait les entretiens

Votre nom, c'est quoi ?

Le jeune Type

Mon père était Yougoslave.

L'Homme qui fait les entretiens

Comme Ivan Curkovic alors ?

Le jeune Type Je ne sais pas.

(L'homme qui fait les entretiens lui montre la sortie. Ils sortent)

Séquence 4 ter

Le vestiaire de l'usine. La femme qui fait l'amour et la femme séparée. La femme qui fait l'amour est assise et fume une cigarette. La femme séparée, arrivée en retard, se précipite pour se changer. On entend l'atelier à côté.

La Femme séparée Je suis en retard.

La Femme qui fait l'amour La chaîne est arrêtée, la balance encore...

La Femme séparée C'est la deuxième fois cette semaine. S'ils l'apprennent, ils me vireront.

La Femme qui fait l'amour Ils te l'ont dit ?

La Femme séparée Je les connais par cœur.

La Femme qui fait l'amour Ils sont en réunion.

La Femme séparée S'ils me virent maintenant, je n'ai plus nulle part où aller.

La Femme qui fait l'amour Vous vous séparez ?

La Femme séparée Oui.

(Temps)

La Femme qui fait l'amour Dans trois jours j'aurai mon compte. Personne ne me dira plus ce que je dois faire. Si tu veux on peut partir ensemble.

(Temps)

La Femme séparée Je ne sais pas comment tu peux faire ça.

La Femme qui fait l'amour Faire quoi ?

La Femme séparée Ce que tu fais.

La Femme qui fait l'amour Il faut décider. Tu veux rester ici, toi ? Il ne faut pas y penser, c'est tout. Tu es trop sentimentale.

La Femme séparée Je ne peux pas. (Temps) Il faut que je trouve un autre logement.

La Femme qui fait l'amour C'est ce que je dis. Tu es trop sentimentale.

(La femme séparée va travailler. La femme qui fait l'amour termine sa cigarette puis la rejoint)

Séquence 5

La grande salle de réunion de l'usine. Les principaux responsables sont là. La secrétaire est assise à côté du directeur. Au mur, différentes photos de l'intérieur et de l'extérieur de l'usine, dont l'inévitable « *Vue du ciel* ». Il y a aussi le sigle de l'entreprise, accompagné du slogan : « CE QUI SE FERA DEMAIN, NOUS L'IMAGINONS AUJOURD'HUI. »

Le Directeur (Après un grand silence) Des nouvelles ?

La Secrétaire Ils nous rappellent quand ils seront là.

(Grand silence. On sent une difficulté à faire face à la situation.)

Le Directeur Bien. (Soudainement et dans un anglais très approximatif) When we decided the creation of the « complexe-viande », the expansion and then the investment on the long term, each one knew the risk that we took. Without a consistent progression of the productivity we'll confront ourselves very fast with serious difficulties. The collectivity followed us at the time but we must yet answer their questions. Today we must know a new boast. For that we must have imagination. People wait what we have promised, we can't deceive them. I remember you that we have all linked together and we don't have to forget .(Il montre le slogan) « WHAT WILL BE TOMORROW, WE IMAGINE IT TODAY ».

(Le directeur est soulagé. Grand silence. Chacun attend que l'autre parle.)

Le Responsable de la production Monsieur le directeur, la croissance qui avait conduit au développement actuel et les prévisions qui accompagnaient ce développement ne sont plus les mêmes aujourd'hui. Aujourd'hui nous sommes dans une période plus *difficile*. Si nous voulons reprendre pied, ce n'est pas tant à un nouvel accroissement de la production qu'il faut réfléchir, mais plutôt à la mise en place d'une autre forme de production.

(Le directeur regarde le responsable commercial qui transpire)

Le Responsable commercial Oui, mon collègue a raison. Le marché intérieur est à saturation et nos coûts de production actuels empêchent toute ouverture sur l'extérieur. Produire plus ne fera qu'aggraver la situation.

La Secrétaire Je note cela ?

Le Directeur Non, non... (Répondant aux deux autres) Peut-être, oui... Mais nous sommes engagés, et nous devons trouver une solution.

Le Responsable de la production Le plus simple serait d'adapter notre production au marché tel qu'il existe. Cela ne réglerait pas nos problèmes d'investissement, mais au moins, nous sortirions de l'impasse.

Le Directeur Qu'et-ce que vous proposez ?

Le Responsable de la production Il faudrait pouvoir indexer les salaires sur les résultats. Une partie resterait fixe, le reste évoluerait en fonction du marché. Ainsi plus de travail signifierait plus de salaire...

Le Directeur Et moins ?

Le Responsable de la production Les excédents combleraient les manques.

Le Directeur Revenir à une sorte de travail à la tâche avec une prime à l'intéressement...

Le Responsable de la production Dynamiser le secteur en le fragilisant. (Temps. Chacun réfléchit. La secrétaire note) Des études existent dans ce sens, elles montrent que la conscience du vide développe des notions de survie. Il faut s'en inspirer. Ce ne serait bien sûr qu'une période de transition. La croissance repartie nous rétablirions les taux initiaux.

Le Directeur Très bien, mais qu'est-ce que vous faites de la législation? On ne peut tout de même pas passer par-dessus ?

Le Responsable de la production Nous sommes dans une période de crise. Des accords par branches seront sûrement possibles pour éviter des catastrophes.

Le Directeur Et vous pensez que les types d'ici accepteraient ?

Le Responsable de la production Si ceux qui travaillent comprennent la gravité de la situation, des arrangements seront possibles. Bien sûr on ne peut pas non plus éviter l'idée d'un blocage.

Le Directeur Nous perdons assez de temps comme cela.

Le Responsable de la production Encore une fois ce ne seraient que des mesures transitoires...

Le Directeur ... Mais qui éventuellement pourraient durer.

Le Responsable de la production ...

Le Directeur (Au responsable commercial) Et vous ? Vous en pensez quoi ?

Le Responsable commercial Moi, je crois qu'il faut parier sur l'avenir.

(Le directeur fait signe à la secrétaire de souligner ce qui vient d'être dit)

Le Directeur Allez-y.

Le Responsable commercial Ce qu'il faut c'est diversifier la production.

Le Directeur (Attendant la suite) Très bien...

Le Responsable commercial Il faut d'abord travailler sur le conditionnement. Réfléchir à une mise en forme différente de nos produits.

Le Directeur Vous voulez vendre la même chose mais différemment...

Le Responsable commercial Oui, tout en laissant croire que ce que nous vendons est différent.

Le Directeur Continuez...

Le Responsable commercial Plutôt que de chercher à conquérir les marchés extérieurs avec nos produits, il faut se réapproprier l'intérieur, en nous ouvrant sur l'extérieur...

Le Directeur (Au responsable de la production) Là, j'ai plus de mal...

Le Responsable commercial (continuant) Nous pourrions nous ouvrir sur les cuisines du monde par exemple. Donner ici ce qui se fait ailleurs, sans surcoût pour nous, en misant sur la qualité de notre expérience, pour donner à chacun la possibilité d'avoir dans son assiette les pays les plus lointains, sans avoir à se déplacer.

Le Directeur Je vais noter aussi.

Le Responsable commercial Les riches d'ici mangeraient comme les pauvres de là-bas, à des prix que même les pauvres d'ici pourraient accéder.

(Temps)

Le Directeur Effectivement, il y a quelque chose...

Le Responsable commercial Nous pourrions commencer avec la grillade mexicaine.

Le Directeur La grillade mexicaine ?

Le Responsable commercial Ou le cochon chinois peu importe...

Le Directeur Restons sur la grillade. (Au responsable de la production) C'est bien, non ?

Le Responsable de la production Oui...

Le Directeur Et en terme de production ?

Le Responsable de la production Les types qui travaillent ici n'ont pas été formés

pour ça. Il va leur falloir un peu de temps.

Le Directeur Et bien ils s'adapteront! (Il fait signe à la secrétaire de souligner cela) La grillade mexicaine. Voilà. (Il se lève) Bien. Cette usine est une chance, une chance pour chacun, mais *cette chance*, il faut aussi savoir la saisir. Si aujourd'hui notre développement passe par *la grillade mexicaine*, nous mettrons tout en œuvre pour que cette adaptation soit une réussite. L'adaptation est un effort, cet effort doit être partagé par nous tous.

Le Responsable de la production Quelques ajustements seront tout de même nécessaires.

Le Directeur Nous ne pouvons pas non plus être responsables de ceux qui refuseront les choix que nous ferons pour eux. Notre rôle à nous est de voir plus loin, d'inventer l'avenir. Ceux qui le comprendront nous suivront, les autres... Aujourd'hui tout le monde doit s'adapter, ni vous ni moi n'y pouvons rien, et ceux qui ne veulent pas le comprendre, après tout, seront libres des décisions qu'ils prendront... Mais ceux qui resteront devront partager ces orientations. Ces choix nous les faisons pour tous, et c'est ENSEMBLE que nous réussirons, ne l'oubliez pas. Car si vous savez comme moi que ceux qui refusent l'adaptation sont toujours les premiers à être remplacés, vous savez aussi, ce qui arrive à ceux qui ne réussissent pas. C'est une bonne raison pour les convaincre, non ?

(Grand temps. Le téléphone sonne. Chacun ne sait plus trop quoi faire. La secrétaire répond)

La Secrétaire Ja... Danke.

(Elle raccroche)

Le Directeur Alors ?

La Secrétaire Les Allemands, pour la visite. Ils sont en bas.

Le Directeur Et la balance ?

La Secrétaire J'appelle la maintenance. (Elle prend le téléphone) Allo... Oui... Les Allemands pour la visite sont en bas. Vous en êtes où ?(Temps) D'accord. (Elle raccroche) C'est réparé. Ils sont en train de remonter.

Le Directeur Bien... La grillade mexicaine... Il faudrait un nom maintenant... Quelque chose, pour communiquer. Comment dit-on grillade en espagnol ?

La Secrétaire Parillada.

Le Directeur Parillada mexicanos... Très bien. Parillada mexicanos ! Alors ?

La Secrétaire ParilladaS , parilladas mexicanos. Il faut respecter l'accord.

Le Directeur (Aux deux autres) L'accord messieurs. *L'accord ! PARILLADAS MEXICANOS !*

Le Responsable Commercial Oui, très bien.

Le Directeur Et vous ?

Le Responsable de la production J'espère que nous réussirons.

Le Directeur Nous montrerons que nous en sommes capables !

(Le téléphone sonne. La secrétaire répond)

La Secrétaire Oui. (Elle raccroche) Les Allemands...

(Geste du directeur vers le ciel)

Le Directeur Messieurs !

Ensemble (Sans la secrétaire qui a déjà ouvert la porte) *PARILLADAS MEXICANOS !*
Parilladas mexicanos !

Le Directeur Vous savez ce que j'attends de vous.

(Il sort avec la secrétaire. Temps. Silence)

Le Responsable de la production La grillade mexicaine !

Le Responsable commercial Ca m'est venu comme ça, sans réfléchir... (Silence) Il faut que j'appelle ma femme.

Le Responsable de la production Oui... (Temps. Ils restent là tous les deux) Combien de temps il est resté le type qui part ce soir ?

Le Responsable commercial Quarante-deux ans.

Le Responsable de la production Quarante-deux ans !

Le Responsable commercial C'est le froid. Ca conserve.

Séquence 6

L'atelier de découpe et de conditionnement. La chaîne est arrêtée, les ouvriers attendent la reprise du travail. L'atelier est un immense frigo où il fait entre 5 et 8 °C. Quand la chaîne est en activité les quartiers de viande arrivent à un bout de la chaîne suspendus à des crochets. Des ouvriers les prennent puis les posent sur les différentes tables de découpe, avant de commencer à les désosser. On découpe d'abord en gros, pour affiner ensuite sur les différentes tables de travail. A l'autre bout de l'atelier, on prépare des caisses après avoir trié les différents morceaux. Les caisses une fois remplies sont prêtes à partir pour la distribution. Tous les ouvriers qui font le travail sont là. Il y a ceux qui découpent, qui désossent, ceux qui pèsent et enfin ceux qui préparent les caisses. La chaîne étant arrêtée pour une durée indéterminée, c'est un temps pendant lequel les ouvriers ne travaillent pas, sans non plus pouvoir partir. On entend par moment des bribes de leurs conversations et plus loin, les bruits des autres ateliers de l'usine, arrêtés eux aussi. Plus loin encore, on entend les bêtes qui attendent.

Un Ouvrier Noureïev, c'était un pédé !

Un Autre Pourquoi tu dis ça ?

Le Premier Comme ça, pour parler...

Un Troisième Noureïev il est mort.

Le Premier Et alors ? C'était un pédé quand même.

(Temps)

L'Autre Moi mon frère, il écrivait des poèmes.

...

Un Ouvrier Cet après-midi ?

La Femme qui fait l'amour Demain plutôt, cet après-midi j'ai quelqu'un.

L'Ouvrier Et un soir ? On pourrait se voir un soir ? Je t'inviterai...

La Femme qui fait l'amour Pourquoi pas une nuit ! Demain après-midi.

L'Ouvrier C'est bon, d'accord.

...

L'Homme qui va partir Tu crois qu'ils me laisseront mon couteau ?

Son Ami Il est à toi.

L'Homme qui va partir C'est le dernier que j'aurai eu.

Son Ami Qu'est-ce que tu vas en faire ?

L'Homme qui va partir Je ne sais pas.

Un Autre (Plus loin, chantant) *Le soleil revient toujours !*

...

(L'homme qui fait les entretiens arrive avec le jeune type. Il lui indique son poste de travail.

L'ami de l'homme qui va partir reste avec lui pour lui montrer le travail.)

La Femme qui fait l'amour (A une autre) Il est pas mal lui...

L'Ouvrier Demain alors ?

La Femme qui fait l'amour (Toujours à l'autre) Lui, c'est mon agence de voyage !

...

L'Homme séparé Tu peux m'aider demain ?

Celui qui parlait de Noreev J'ai la danse en début d'après-midi. Après si tu veux.

L'Homme séparé Juste les meubles. Le reste je me débrouillerai.

Celui qui parlait de Noreïev Tu vas rester alors ?

L'Homme séparé (Regardant sa femme) Ici ou ailleurs...

...

(L'ami de l'homme qui va partir montrant le travail au jeune type)

L'Ami de l'homme qui va partir Quand la chaîne redémarrera, tu passeras la viande

comme ça, la peau dans ce sens-là. C'est pour la peau, c'est une machine pour enlever la peau. La peau, c'est la couenne.

Le jeune Type Comme ça ?

L'Ami de l'homme qui va partir Oui, c'est bien. Ensuite tu mets les morceaux dans le bac qui est devant. Quand il est plein, tu l'emmènes là-bas. (Montrant l'ouvrière) Tu fais attention à celle-là, c'est une rapide ! (Geste de l'ouvrière)

Le jeune Type D'accord, merci.

L'Ami de l'homme qui va partir Pour l'instant il faut attendre qu'ils remettent en marche.

Le jeune Type Qu'est-ce que c'est ?

L'Ami de l'homme qui va partir Une panne de balance à l'autre bout de la chaîne. Ils sont en train de remonter.

(Le directeur passe, accompagné des types qui visitent)

L'Ami de l'homme qui va partir Lui, c'est le directeur. Si tu as besoin, je suis à côté.

Le jeune Type Merci.

(L'ami de l'homme qui va partir retourne à son poste de travail. La chaîne redémarre, le travail reprend)

Le Directeur (Aux types qui font la visite) Sept mille bêtes par jour, c'est l'objectif. (Montrant les différents postes de travail) Ici la découpe, là-bas le conditionnement. Bientôt les capacités de l'usine seront multipliées encore. Tout ceci n'est qu'un début, le balbutiement d'une aire nouvelle. IL FAUT PARIER SUR L'AVENIR. Bientôt nous mettrons en place d'autres innovations, un conditionnement spécial, ouvert sur les cuisines du monde. *The world food* ! Parce que le consommateur d'aujourd'hui doit pouvoir trouver le monde dans son assiette, même quand il regarde la télévision... Nous commencerons avec la grillade mexicaine. Parilladas mexicanos ! Tout le succès de ce « complexe-viande » tient dans notre capacité à inventer, à créer de nouveaux produits. C'est pour cela que nous sommes les meilleurs. Précurseurs dans l'âme, CE QUI SE FERA DEMAIN, NOUS L'IMAGINONS AUJOURD'HUI ! Parilladas Mexicanos ! PARILLADAS MEXICANOS !

(Il continue la visite. Des quartiers de viande arrivent sur la chaîne, les ouvriers font le travail.)

[Suspension n°1]

La femme de l'homme qui va partir, avec l'enfant de l'homme et de la femme séparés dans les bras.

« *Je ne suis pas encore là. L'ombre peut-être, mais pas tout à fait mes pas. J'étais dans la maison là-bas, à attendre, comme les autres que l'on vienne me chercher, mais je ne veux pas rester comme cela, à attendre, comme une pierre deviendrait poreuse. Je suis plus riche que cela. Je suis la femme de l'homme qui va partir, mais c'est plus tard que je viendrais parler. Maintenant ce n'est pas le temps. Je voulais juste venir me présenter parce qu'après je ne serai plus qu'une histoire, et l'on me réduira à ce qui est écrit, comme on dit voilà c'est écrit, c'est cela qui est vrai. LES FRUITS DE LA SAISON SONT ENCORE DE L'ÉTÉ / retenu dans le verre / le jus / la soif dans la gorge étanchée. J'ai vu finir le jour et je me suis endormie. Un petit animal était sur ma peau, sans doute un ver, j'aurais voulu un ver à soie, ramené d'un voyage, un autre pays, et caché dans une boîte d'allumettes. Il remonta mon bras pour disparaître dans mon cou, je crois qu'il est maintenant dans mon oreille. C'est lui peut-être qui a changé mon cours, il m'a amené jusqu'ici. On croit toujours que rien n'arrive jamais mais je peux aussi sur ta bouche devenir un baiser, et tout à nouveau peut bien recommencer. J'étais dans le jardin, assise, on m'avait dit d'attendre parce qu'on viendrait m'y chercher. Avant ce n'était pas utile, mais pourtant je suis entrée et comme on ouvre le temps, j'ai ressenti encore la lumière de l'été, les ombres qui se cachent et la lourdeur des fruits qui attendent. Où je suis maintenant, je ne reviendrai plus. C'est comme un rêve lointain que l'on fait pour mieux vivre, une avancée à l'abandon. EST-CE QUE MAINTENANT AUSSI JE SUIS SAUVÉE ? La petite misère qui nous accompagnait, elle aussi disparaîtra, je serai avec lui nous serons tous les deux, tous les jardins du monde, tous les jardins du monde. Tous les jardins du monde bientôt disparaîtront mais nous serons encore tous les deux, comme une pauvreté que l'on tient dans la main. Le jour est comme une grande histoire qui n'a pas commencé et que personne ne reverra finir, chacun y est perdu comme on dirait ÉPARPILLÉ. Je suis venue pourquoi, maintenant il faut partir. Je voulais dire la nature, les fleurs, les insectes, les battements du cœur. L'immensité de notre désarroi, l'intime de nos sources secrètes, je voulais sur ta bouche devenir un poème, une image du temps que tu pourrais garder, quand le silence après nous sera comme la douceur... Je ne sais plus, qui je suis. »*

Deuxième partie

Séquence 1

Le café, acheté en l'état. A l'origine, quand le patron s'y est installé, il misait sur le développement et rêvait sans doute d'une « décoration moderne » qui aurait attiré une autre clientèle chez lui. La *réalité* ayant suivi un autre chemin que celui de ses rêves, il remit à plus tard ses projets de rénovation et s'arrangea comme il put des murs qu'il avait achetés. Avec le temps, le café est devenu une sorte de capharnaüm, ouvert quand il y a du monde et fermé quand il n'y a plus personne. Le patron passe la plupart de son temps derrière le bar, à parler ou à écouter celui qui est resté là, tout en imposant à son employé le travail qu'il ne veut plus faire. Le gardien est habitué de certaines heures.

(Le patron est derrière le bar, l'employé travaille dans l'arrière-salle. Le gardien est assis au bar. Ils écoutent de la musique)

Le Gardien Mon cousin a trouvé à se marier.

(Temps)

Le Patron Où ça ?

Le Gardien En Pologne. Il vit là-bas. C'est là-bas qu'il l'a rencontrée.

Le Patron Qu'est-ce qu'elle fait ?

Le Gardien Elle est Polonaise.

(Temps)

Le Patron Le mieux pour le travail c'est les Grecques.

Le Gardien Les Grecques ?

Le Patron C'est parce que leurs types sont de fainéants. Elles sont obligées.

Le Gardien L'humanité entière doit être grecque alors !

(Temps. Ils regardent l'employé travailler dans l'arrière-salle. Silence)

Le Patron *La Vénus de Milo !*

Le Gardien Pour travailler ?

Le Patron Non, pour regarder ! Juste pour regarder... (Temps) Vous avez encore eu une panne ce matin ?

Le Gardien La balance. Maintenant c'est réparé.

Le Patron Un jour elle fermera votre usine!

Le Gardien Elle est toute neuve...

Le Patron Les usines, elles ferment toutes, les unes après les autres.

Le Gardien Il y aura toujours le travail.

Le Patron C'est des idées tout ça. Le monde entier est en train de disparaître, et nous avec.

Le Gardien Ce jour-là, on relâchera les bêtes dans la nature !

Le Patron J'ai connu un Zaïrois. Il avait grandi dans le luxe, des baignoires en marbres avec des robinets en or. Un jour il a eu la guerre, il a tout perdu. Alors il est parti vers le Nord, jusqu'en Egypte. Là-bas il a fait tous les métiers. Après il est redescendu vers l'Ouest. Il a trouvé du travail dans une usine comme la tienne, et puis il s'est mis avec une femme. Tous les deux ils se sont installés dans une cabane en terre. Quand je l'ai connu, il vivait là. Il rêvait de repartir mais comme il ne voulait plus être seul, il disait : « Aujourd'hui je suis là, mais demain ? Demain ! » On les voyait dans ses yeux les robinets en or quand il disait demain.

Le Gardien Personne n'a jamais rêvé d'être pauvre.

Le Patron Nous, on est encore trop riche pour avoir envie d'espérer.

Le Gardien Moi je voudrais rester ici.

Le Patron Si on ne lui demande pas de partir, un type, il reste là où il est, comme un arbre sans bouger. Le problème c'est les types qui se mettent à décider pour lui. Ceux-là sont les moins nombreux, mais ce sont eux qui décident pour les autres, et tant que ce sera comme ça, ce seront toujours les plus nombreux qui seront obligés de partir.

Le Gardien C'est pour cela que tu es parti, toi ?

Le Patron Moi ? Qui peut savoir ? Quand est-ce que tout ça a commencé ? Tu le sais, toi ? Ici par exemple ? Le développement ! Le développement ! J'ai acheté ici parce qu'il y avait ce projet de nouvelle usine. La nouvelle usine ! la nouvelle usine ! Moi aussi j'avais des projets à l'époque. J'avais connu trop de foutoir dans ma vie, je voulais changer mais le foutoir est venu jusqu'ici et mes projets sont tombés à l'eau. Le développement ! Un jour, on finira humilié comme les saints ou les bandits, et ce sera la dernière chose à laquelle on pourra encore s'accrocher.

(Temps)

Le Gardien Pour la sainteté les Polonaises, c'est bien.

Le Patron Les Polonaises ne valent rien pour ça. Les Polonaises c'est des Catholiques. C'est mauvais les Catholiques. Pour la sainteté, il vaudrait mieux une Roumaine, une amputée de la main qui fait la manche à un feu rouge.

Le Gardien Il faudrait aussi qu'elle veuille de moi...

(Le patron le regarde)

Le Patron Ca... Et pour ton cousin tu vas faire quoi ?

Le Gardien Il faut que je trouve un cadeau.

Le Patron Elle travaille sa femme ?

Le Gardien Je ne sais même pas.

Le Patron Il faut que tu penses aux souvenirs que vous avez tous les deux.

(Silence. Le gardien pense à ses souvenirs)

Le Gardien Il faut que j'y aille maintenant.

(Le gardien sort. Le patron reste seul puis s'assoit à un autre endroit, toujours derrière le bar.)

Le Patron (A l'employé) Tu travailles toi !

(L'employé continue son travail, le patron ne bouge plus. Il reste dans les pensées qui l'ont traversé quand il était avec le gardien. Il remet de la musique)

Séquence 2

L'atelier de découpe et de conditionnement. Les ouvriers sont pris par le travail. Sans distance par rapport à ce qu'ils font, ils sont dans l'habitude qui les entraîne. Ils désossent, découpent et remplissent des caisses comme si le travail n'était que le prolongement artificiel de ce qu'ils sont. A les regarder, on pourrait presque croire qu'ils n'existent que dans ces gestes qui sont devenus les leurs. Le plus étonnant est la fascination dont ils sont les objets. A ce moment-là, l'idée même de la parole disparaît, et la pensée, qui est comme un rêve, ne parvient plus à s'incarner. A force d'habitude et de fatigue, cette fascination devient même comme une ivresse, le temps n'est plus le même, on ne regarde plus l'heure, on disparaît simplement dans le mouvement qui s'accomplit. Les gestes ainsi répétés fusionnent, et comme dans une *évaporation*, chacun disparaît dans le travail qu'il fait. Comme un enfant regarderait le feu /IL DEVIENDRAIT LE FEU. Le lent travail d'acceptation, qui donne à l'individu le sentiment d'impuissance dont il ne sait plus se départir aujourd'hui est la conséquence de cette fascination. L'impression de ne même plus avoir de prise sur sa propre vie n'en est qu'une illustration parmi tant d'autres. Ainsi la volonté d'organiser le temps, y compris le temps hors le temps, n'est pas autre chose qu'une volonté d'endormir, pour mieux parquer les consciences dans un impossible recul qui permettrait la remise en cause. Cette fascination n'est pas nouvelle, ce qui est nouveau, c'est l'endroit où elle agit. C'est la volonté d'endormissement de toute conscience, et par là même, de toute contestation, arguant du fait que la contestation n'a plus de raison d'être puisque le –mieux-est-déjà-ce-qui-est-compte-tenu-du-monde-dans-lequel-nous-vivons, qui est nouveau. La place de la pensée dans un tel monde, celle du sens critique, et surtout de la liberté de chacun, et non pas seulement de celle accordée à ceux qui décident pour les autres, c'est cela qui est le plus menacé par cet endormissement.

Séquence 3

Le bureau d'embauche. L'homme qui fait les entretiens, seul, écrit sur une feuille de papier à en-tête de l'entreprise. Il fait très sombre, malgré l'ampoule allumée au plafond.

L'Homme qui fait les entretiens (Ecrivain) Ce qu'il faudrait c'est tout brûler... Alors peut-être nous pourrions recommencer... Brûler les villes, les super-marchés, les églises, aussi les cinémas. Nous ne garderions rien, que nôtre possible d'exister... Etre à nouveau dans l'enfance d'un monde... Un monde où

personne n'aurait à se cacher, ni à fuir, un monde de présences communes... Un berceau incandescent d'idées nouvelles... Pour cela il faut partir... Traverser... Traverser la nature, qu'à son tour elle nous traverse... Comme une migration... Nos mains sont des oiseaux dans le solstice de l'automne / Nous nous reconnaitrons plus tard / Plus tard... Avant cela il faut traverser, traverser...

Séquence 3 bis

Le parking de l'usine. Le responsable commercial et le responsable de la production. Le responsable commercial est assis dans sa voiture, porte ouverte. Il écoute, très excité, les courses à la radio. Le responsable de la production est debout, adossé à la voiture. On entend tout proches les bêtes que l'on décharge des camions

Le Responsable commercial (Eteignant la radio) Tu as déjà mangé du cheval ?

Le Responsable de la production Pourquoi ?

Le Responsable commercial (Dépité) Je crois que je vais faire un autodafé !

(On entend les bêtes. Temps)

Le Responsable de la production Je voulais être vétérinaire. Je voulais faire des études pour ça.

Le Responsable commercial Tu aurais pu travailler à la D.S.V.

Le Responsable de la production Je voulais les bêtes sauvages, les lions, les éléphants...

Le Responsable commercial Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

Le Responsable de la production Je ne sais pas. Il n'y a pas de raison.

Le Responsable commercial Il y a toujours une raison.

Le Responsable de la production Tu crois ça ?

Le Responsable commercial Comment les choses arriveraient sinon ?

Le Responsable de la production Pourquoi tu es ici toi alors ?

Le Responsable commercial C'est un coup de foudre ! Avant j'étais dans le poulet.

Pouic ! Pouic ! Après j'ai trouvé ici.

Le Responsable de la production Tu vois, toi non plus, tu n'as rien décidé.

Le Responsable commercial J'ai dit qu'il y avait toujours une raison, ça n'a rien à voir.

Le Responsable de la production C'est quoi la raison ?

Le Responsable commercial Je ne sais pas, il y en a une, c'est tout.

Le Responsable de la production (Cherchant la raison) Avec ma femme, on voudrait partir à l'étranger. On pensait l'Australie.

Le Responsable commercial Elle fait quoi, ta femme ?

Le Responsable de la production Ressources humaines.

Le Responsable commercial ...

(Ils restent là sans comprendre, puis retournent vers l'usine)

Séquence 3 ter

Le vestiaire de l'usine. La femme qui fait l'amour, avec un ouvrier. Sans s'être déshabillés, ils font l'amour dans le vestiaire parce qu'ils n'ont ni le temps, ni d'autre endroit pour se rencontrer. L'étreinte est difficile et maladroite à cause de la configuration du lieu. Ils finissent par s'allonger par terre à même le carrelage sale et froid. On entend à côté les autres qui travaillent. A l'intérieur des toilettes du vestiaire, on entend le son rauque de quelqu'un qui vomit. Silence, puis on entend la chasse d'eau. Dans le silence, l'homme et la femme sont restés comme ils étaient. Après le bruit de la chasse d'eau, la femme a rejeté violemment l'homme sur le côté. Ils se rhabillent tous les deux. Le jeune type sort des toilettes et voit les deux autres.

Le jeune Type (Gêné) Excusez-moi... C'est mon premier jour... Je ne suis pas bien... habitué...

(Les deux autres ne disent rien. Le jeune type retourne travailler. L'homme finit de s'habiller)

La Femme qui fait l'amour Mon argent.

L'Homme J'ai pas joui.

La Femme qui fait l'amour Ta femme va être contente.

(Il lui donne l'argent)

L'Homme Je peux t'embrasser ?

La Femme qui fait l'amour Tire-toi maintenant.

(L'homme retourne travailler. On entend les bruits de l'usine plus fort quand il ouvre la porte. La femme reste seule)

Séquence 4

La cour de l'usine. Le ciel s'assombrit encore. La femme de l'homme qui va partir est à côté du poste de travail du gardien, elle attend son mari. Elle a amené avec elle le landau, avec l'enfant de l'homme et de la femme séparés.

La Femme de l'homme qui va partir (Qui a attendu ce qu'elle a pu) C'est mon mari... Je suis venue chercher mon mari...

C'est le dernier jour de son travail aujourd'hui. Il ne sait pas que je suis ici... C'est la première fois que je viens, avant je n'étais jamais venue. Mon mari n'aime pas que je m'occupe de son travail. Il dit que c'est mieux qu'on ne soit pas toujours ensemble... On n'a pas toujours les mêmes idées avec mon mari. Les autres jours je l'attends à la maison, mais pour le dernier jour de son travail, je me suis dit, je vais lui faire une surprise, je vais venir le voir... Vous devez le connaître aussi, vous, puisque vous travaillez ici.

Le Gardien Ils n'ont pas encore fini. Il y a eu une panne ce matin. La chaîne a été arrêtée à cause de la balance.

La Femme de l'homme qui va partir La nouvelle usine !

Le Gardien Ils ont réparé, mais il y a eu du retard. Maintenant il faut qu'ils finissent les bêtes qui étaient prévues aujourd'hui.

La Femme de l'homme qui va partir Mon mari dit c'est le travail.

Le Gardien Oui.

La Femme de l'homme qui va partir Je comprends.

Le Gardien Vous pouvez attendre ici si vous voulez. Pour vous asseoir...

La Femme de l'homme qui va partir Non, non, merci... J'ai pris mon manteau pour le temps.

Le Gardien Il va pleuvoir.

La Femme de l'homme qui va partir Oui.

(Temps)

Le Gardien Il est à vous cet enfant ?

La Femme de l'homme qui va partir Oui. Je veux dire, je garde des enfants. Les parents de celui-là travaillent ici eux aussi. Sa mère est venue me le donner ce matin, elle m'a demandé si je pouvais le garder pour la journée. Elle m'a dit qu'ils avaient des problèmes en ce moment mais je n'ai pas demandé.

Le Gardien Oui, moi aussi je connais ses parents. Ils vont se séparer.

La Femme de l'homme qui va partir Oui. Vous connaissez tout le monde alors ?

Le Gardien Je suis le gardien.

La Femme de l'homme qui va partir Je vous ai déjà vu en ville.

Le Gardien Ici je connais tous ceux qui travaillent. Les autres, il faut que je leur demande pourquoi ils sont ici.

La Femme de l'Homme qui va partir Je peux rester vous croyez ? Il ne faudrait pas que vous ayez des ennuis à cause de moi.

Le Gardien Vous c'est différent. Moi aussi je vous connais.

La Femme de l'homme qui va partir Je veux juste attendre mon mari.

Le Gardien Avec moi il n'y aura pas de problème.

(Temps)

La Femme de l'homme qui va partir Et... l'odeur ? C'est toujours... Je veux dire...

Le Gardien Nous on est habitué. On ne s'en aperçoit plus maintenant.

La Femme de l'homme qui va partir Moi je croyais que c'était celle de mon mari...

Le Gardien Non, non, c'est le cochon. Tous ceux qui travaillent ici ont la même odeur. Qu'est-ce que vous avez ?

La Femme de l'homme qui va partir Je ne me sens pas très bien... Excusez-moi. Je veux bien m'asseoir un peu.

Le Gardien (Il lui amène une chaise) Mettez-vous là plutôt. C'est mieux tout de même qu'on ne vous voit pas.

La Femme de l'homme qui va partir Merci.

Le Gardien Je vais m'asseoir avec vous...

(Il va chercher une autre chaise, puis il s'assoit à côté d'elle. Silence. Grand temps. Comme s'ils n'avaient plus rien à se dire, ils attendent que la parole revienne. Ils font de cette attente le lieu même de leur rencontre.)

La Femme de l'homme qui va partir (Regardant le landau) J'aime bien garder des enfants. Quand ils viennent chez moi la première fois je suis toujours inquiète. Souvent mon mari offre l'apéritif, et puis il discute avec les parents parce que moi je ne sais pas quoi dire. Je regarde l'enfant. J'essaie de savoir à l'avance comment je vais m'entendre avec lui. Mon mari lui, sait toujours que je suis inquiète, alors il discute avec eux pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Il parle du jardin, de la maison, du travail. Mon mari parle toujours très bien de son travail. Nous, nous n'avons pas d'enfant parce que je n'ai jamais pu en avoir. Je ne devrais même pas avoir le droit d'en garder mais ce sont les autres qui me demandent. (Elle sourit) A la fin, je finis toujours par m'entendre avec celui qu'ils me laissent. Même une fois un handicapé... L'enfant était trop jeune, les parents ne s'en étaient pas aperçus. C'est moi qui leur ai dit, mais eux ils ne voulaient pas le croire... Ils ont pourtant été obligés. Je réussis toujours... C'est... Des fois on sait faire des choses, on ne sait même pas pourquoi... Après l'enfant était toujours content de venir chez moi. C'est comme ça, c'est difficile à expliquer. (Temps) Maintenant c'est le temps. (Temps) Qu'est-ce qu'il va faire lui maintenant ? Est-ce qu'il va falloir que je le garde lui aussi ? Moi, j'ai mes journées, lui il part le matin, il revient le soir. Je sais préparer ce qu'il faut pour qu'il n'aie besoin de rien, mais s'il est là toute la journée, comment je vais faire ?

Pour manger, pour dormir, pour la télévision ?... Peut-être il ne faut pas dire cela ? Des hommes et des femmes qui sont ensemble depuis toujours et qui d'un seul coup n'auraient plus rien à se dire, on en voit aussi à la télévision, ça existe. Je ne voudrais pas que cela m'arrive à moi aussi. On ne s'entend pas toujours très bien avec mon mari. Souvent il dit que s'il ne s'était pas marié avec moi il aurait eu une autre vie, mais moi aussi ! Moi aussi j'aurais eu une autre vie si je ne m'étais pas mariée avec lui. Qu'est-ce que vous en pensez vous ? Il n'y a plus que moi qui parle maintenant.

(Temps. Le gardien ne sait pas quoi dire. Silence. On entend la sirène indiquant la fin du travail.)

Le Gardien Voilà ! Ils vont bientôt sortir.

(Il se lève et va pour ranger sa chaise.)

La Femme de l'homme qui va partir Mon Dieu ! (Elle se lève elle aussi)

Le Gardien Qu'est-ce que vous avez ?

La Femme de l'homme qui va partir ...

(Elle s'évanouit. Il essaie de la rattraper. Il laisse sa chaise et la prend dans ses bras avant qu'elle ne s'écroule, puis il l'emmène vers les bâtiments. Temps. L'enfant qui a été oublié là reste sous la pluie qui commence à tomber.)

Séquence 5

Le laboratoire de l'usine, une pièce qui n'existait pas dans l'ancien abattoir. Des canalisations arrivent des différents ateliers, elles sont reliées à des indicateurs de pressions, de température, de taux de fluidité. Au centre de la pièce, il y a le brûleur dans lequel arrive toutes les graisses résiduelles avant d'être transformées en huile propre. Malgré le caractère encore neuf de la pièce, il pleut à l'intérieur. Sans faire attention à cela, des ingénieurs travaillent sur des ordinateurs. Le directeur, après avoir regardé par la fenêtre les types qui faisaient la visite s'en aller, revient vers la pièce, puis s'arrête un instant pour repositionner le seau qui recueille l'eau qui tombe. Il vient ensuite vers le nouveau brûleur et s'adresse à l'ingénieur qui dirige.

Le Directeur (Après un temps) C'est le nouveau brûleur ?

L'Ingénieur (Continuant son travail) Oui.

Le Directeur Il est en marche ?

L'Ingénieur Depuis ce matin.

Le Directeur Ainsi tout ce qui sortira de cette usine maintenant sera propre... Plus de déchets, ni de pollution, toutes les graisses et tous les résidus seront ici transformés en huile et dehors, les odeurs seront filtrées et la fumée à peine visible...

L'Ingénieur *Le sourire d'une jeune fille !*

Le Directeur Les résultats ont été analysés ?

L'Ingénieur D'ici peu cette usine sera devenue le paradigme même de la propreté. C'est nous-mêmes qu'il faudra protéger de la saleté extérieure.

Le Directeur Je ne demande pas cela. (Il prend une chaise et s'assoit près du brûleur, l'ingénieur reste où il est.) Produire propre ! Avant il fallait PRODUIRE, et maintenant il faut produire propre ! Et après ? Aujourd'hui malgré nos investissements et la construction de cette nouvelle usine, les marges dégagées suffisent à peine à nous maintenir. Les cours sont imprévisibles, c'est comme si nous perdions la *réalité*. Tout le monde est inquiet mais personne ne fait rien pour changer les choses. Nous vivons dans un monde de possibles mais personne n'est jamais satisfait. Aujourd'hui TOUT est possible. C'est peut-être un bien, c'est peut-être un mal, après tout peu importe, mais ce qu'il faudrait c'est décider. Au lieu de ça, chacun *accompagne*. On accompagne et on investit. Le mouton à cinq pattes existe déjà et demain il y a fort à parier que nous saurons créer la bête à côtelettes ! Nous ferons naître des bestiaux en sachant en amont le nombre de morceaux déjà vendus et la bête qui naîtra devra s'en contenter pour exister. Le problème n'est même plus là. Qu'est-ce qu'on fait de ceux qui travaillent ? Qu'est-ce qu'on fait de ceux qui amènent les bêtes ? De ceux qui revendent ? De ceux qui achètent ? Tous ceux-là ne sont pas encore réduits à de simples besoins ! Déjà le travail qu'ils font ici se fait ailleurs et pour beaucoup moins cher. Mon rôle à moi est de maintenir cette usine en marche, pas de m'occuper des états d'âme de tous ceux-là ! *Mais moi ? Qui s'occupera de moi, pense chacun*. Tout le secteur est menacé. Nous faisons tous semblants mais nous nous asphyxions nous-mêmes. Nous investissons pour produire et nous produisons pour amortir nos investissements. C'est Sysiphe accrochant lui-même le rocher sur son dos ! Produire, rester propre, investir encore, et tout cela en s'appuyant sur un marché devenu aveugle ! Qui peut croire cela ? Oui en réduisant encore nos coûts, c'est à dire en réduisant encore le coût de ceux qui travaillent. Ceux-là seront dégraissés avant même de savoir ce qui leur arrive. Pendant ce temps-là, les autres, c'est-à-dire nous, nous assistons au spectacle, allant jusqu'à penser que nous n'y sommes pour rien. Et à défaut d'y croire, nous convainquons les autres. Ainsi chacun s'arrange en espérant la fin, *que les morts se relèvent pour venir nous saluer !* Mais il n'y aura pas de fin. Dans ce monde-là, nous sommes nous aussi comme les autres. Nous aussi nous sommes devenus la variable.

L'Ingénieur Le progrès demande parfois quelques sacrifices.

Le Directeur Il n'y a pas de progrès à raconter toujours la même histoire.

L'Ingénieur Il faut voir plus loin, à plus long terme. Il faut penser ce progrès dans un ensemble plus vaste.

Le Directeur Et les autres ? Ceux qui restent là ?

L'Ingénieur (Montrant le brûleur) Il faut les aider à comprendre.

Le Directeur ...

L'Ingénieur Croyez-vous que ceux qui n'ont rien se posent toutes ces questions ?
Ceux-là attendent que nous tombions pour prendre notre place. Il en a toujours été ainsi et la nature elle-même répond à ce mouvement. D'après vous, combien sont ceux qui resteraient ici s'ils pouvaient partir ? Tous, y compris ceux qui viennent d'arriver. *On ne rêve pas de travailler dans un abattoir.* Mais ceux-là ont compris aussi qu'ils n'auraient pas de meilleure chance ailleurs alors ils se sont faits une raison, ils se sont adaptés. C'est sur ceux-là qu'ils faut s'appuyer. Les autres, ceux qui croient encore pouvoir décider pour eux-mêmes, et infléchir le cours de l'histoire, ceux-là n'ont qu'à prendre leur responsabilité. Nous ne pouvons quand même pas les aider à prendre notre place. La faiblesse ne choisit pas son camp mais il ne faut pas avoir peur de ses idées pour cela. Nous participons à l'émergence d'un monde nouveau, en contrôlant le vivant c'est la chaîne elle-même que nous pourrons réinventer. La perspective d'un tel enjeu ne peut pas être entravée par de simples questions factuelles. Les réticences se comprennent, mais le sentiment n'est pas le progrès lui-même et surtout il ne doit pas empêcher le mouvement qui est en marche. Personne ne nous dira aujourd'hui ce que nous devons faire, mais si nous voulons réussir ce n'est pas à nous d'avoir de la pitié. Laissons cela aux associations d'entraide. Nous, nous avons besoin d'avancer, d'« *Imaginer aujourd'hui ce qui se fera demain* ». Pour cela chacun doit savoir ce qu'il veut, non ?

Le Directeur (Hésitant) Oui...

(La secrétaire entre dans le laboratoire)

La Secrétaire Monsieur le directeur...

Le Directeur Oui ?

La Secrétaire La réception prévue tout à l'heure pour celui qui va partir aujourd'hui se fera dans l'atelier plutôt que dans le grand hall comme prévu.

Le Directeur Dans cette porcherie ?

La Secrétaire C'est là qu'il a travaillé toute sa vie.

Le Directeur (Gêné) Bien, bien... (A l'ingénieur) Vous venez avec nous ?

L'Ingénieur Non vraiment. Très peu pour moi.

Le Directeur (A la secrétaire) Allons-y.

(Ils sortent)

Séquence 6

L'atelier de découpe et de conditionnement. Une table de découpe sur laquelle on a posé une nappe de papier blanc. Quelques bouteilles, des verres en plastiques, des gâteaux secs achetés en grande quantité pour d'autres occasions. On a essayé sans y arriver vraiment de donner à l'endroit des allures de fête mais le manque de temps et surtout l'incompatibilité du lieu avec l'idée même de la fête ont rendu cette décoration dérisoire. Tous les ouvriers de l'atelier sont là, heureux aussi que la journée de travail soit enfin terminée. L'homme qui va partir est debout, à côté de la table, ne sachant pas trop quoi faire de ses mains. A côté de lui, le directeur prêt à faire un discours. A côté du directeur, la secrétaire, portant une caisse de viande qui sera remise à l'homme qui va partir en guise de cadeau pour les quarante-deux ans qu'il a passé dans l'usine.

Le Directeur (Mail à l'aise) ... C'est l'émotion. (La secrétaire lui souffle quelque chose à l'oreille) Voilà... Le nom... (Se reprenant) Non, cette entreprise n'oubliera pas ton nom ! Tu étais là bien avant nous, et bon nombre de ceux qui sont ici présents tu les as vus arriver. Ici seuls les murs pourraient dire ton histoire. Aujourd'hui, dans la mémoire de cette usine, devenue entreprise, devenue « complexe-viande », et bientôt connue dans l'Europe tout entière, dans cette mémoire-là, tu as une place de choix, celle du jeune homme qui toute sa vie aura aimé son travail. L'abattoir, comme vous l'appeliez à l'époque, devenu avec le progrès que nous connaissons tous ce « complexe-viande », ce sont des hommes comme toi qui l'ont fait. Encore une fois nous dirons, le temps passe trop vite. Il n'est pourtant pas si lointain cet autre temps où toi et les autres alliez vous-mêmes chercher et négocier les bêtes avec ceux qui les avaient élevées, quand du premier coup d'œil vous pouviez en dire le poids et estimer la viande. Entre nous je n'ai pas oublié non plus vos venues dans les bureaux, quant à celles qui le demandaient, vous étiez capable de dire le poids rien qu'en les regardant, faisant ainsi rougir toutes celles qui étaient là de se sentir ainsi déshabillée. Certaines n'osant même pas avouer à leur mari ce que vous aviez deviné d'un seul coup d'œil. C'est ce temps-là aussi qui est aujourd'hui dans ces murs, et c'est pour tout cela que nous voulons te remercier. Bien sûr tout cela a changé. Le travail est devenu moins pénible, chacun y a

trouvé des aménagements, et pour le dire en un seul mot, nous nous sommes tous *modernisés*. Et puisque aujourd'hui nous savons faire parler de nous à l'extérieur, au-delà même de nos frontières, je voudrais dire encore devant tous tes amis qui t'entourent, que le cœur même de cette réussite, c'est toi qui l'incarnes. « *Rodrigue as-tu du cœur ?* » Oui, mais un cœur de bœuf ! A travers toi, c'est aussi à celles et ceux qui travaillent ici, dans cette entreprise que je veux rendre hommage. La réussite –fragile- et les efforts constants et nécessaires auxquels nous consentons tous, c'est vous qui en êtes les acteurs. Des hommes et des femmes, ensemble, c'est cela qui est notre réussite. Bien sûr on ne se rend pas toujours compte. Le travail, l'implication demandée à chacun, nous empêche parfois d'avoir le recul nécessaire, mais vous les avez vus, pas plus tard qu'aujourd'hui, j'expliquais à nos partenaires allemands, la nature du projet que nous menions ici. Et bien ils n'avaient qu'éloges et admirations pour l'aventure que nous menions ensemble. Car ne doutons pas de nous-mêmes, c'est bien de cela qu'il s'agit, d'*une aventure* ! (Temps) Ainsi... nous n'oublierons pas ton nom... Pour une vie longue encore de *promesses joyeuses*, cet aujourd'hui est pour nous l'occasion d'une fête à travers laquelle nous voulons te célébrer. Si depuis toujours, les hommes et les femmes font le travail, si le travail leur amène cette joie si essentiel dans leur existence, c'est parce qu'il nous permet de continuer à être ensemble, mais aussi parce qu'il nous replace tous dans ce grand mouvement beaucoup plus vaste que nous, qui est celui du grand cycle de la vie, où nous avons tous notre place, chacun avec sa part d'humanité ! Voilà. Je ne voudrais pas non plus terminer ce discours sans rassurer aussi, celles et ceux qui demeurent malgré tout inquiets me dit-on de l'avenir et des quelques possibles restructurations, je dirais réajustements, et qui se font du souci. Je veux simplement dire à ceux-là qu'ils n'ont pas à avoir peur. Toutes les mutations amènent des crises, mais c'est bien parce que nous saurons faire face ensemble que nous saurons nous adapter. Un nouveau monde s'ouvre devant nous et je suis sûr que chacun saura y trouver sa place ! **PARCE QUE CE QUE NOUS FERONS DEMAIN, NOUS L'IMAGINONS AUJOURD'HUI**, chacun pourra être heureux et fier de travailler ici, dans ce « complexe-viande », cette entreprise qui est avant tout la nôtre, la vôtre, celle de chacun. (Temps) Après toutes ces années je t'appelle mon ami, (il prend un verre) et je lève mon verre à cette *aventure* qui nous a tous si bien réunis. Le temps n'est pas un nombre d'années mais une attitude de l'esprit, aujourd'hui c'est une œuvre accomplie et j'ose croire que tu resteras toujours le plus jeune d'entre nous. Je lève mon verre à l'amitié, car ce soir nous pouvons bien oublier tout le reste, et ne laisser parler que nos sentiments... (Soudainement très troublé, ému, temps) Merci. (Il se reprend puis embrasse l'homme qui va partir, tout en gardant son verre à la main) Bravo ! (Il pose son verre et applaudit, les autres applaudissent aussi, la secrétaire donne la caisse de viande au directeur) Ah oui, le cadeau ! (Il donne la caisse de viande à l'homme qui va partir) C'est moi qui ai choisi les morceaux...

(Temps. Congratulations. La secrétaire fait une photo du directeur et de l'homme qui va partir tenant la caisse de viande dans ses mains. Ils sont côte à côte, le directeur a posé son bras sur l'épaule de l'homme qui va partir. On l'entend lui dire à l'oreille à propos de la photo : « Pour les enfants, plus tard, la postérité... », oubliant complètement que l'homme qui va partir n'a jamais eu d'enfants. La cérémonie se termine. Le directeur serre la main de l'homme qui va partir puis de quelques autres et, comme s'il ne pouvait plus rester, il s'en va. La secrétaire le suit. Les autres, après être restés quelques instants s'en

vont à leur tour. L'homme qui va partir reste seul avec sa caisse de viande, incapable de parler ni même d'agir. Il reste là quelques instants sans bouger, puis se décidant finalement à faire quelque chose, il commence à finir les verres qui sont restés sur la table, tout en mangeant des gâteaux secs.)

[Suspension n°2]

Le bord d'une rivière, la fin d'une journée d'automne, quand le soleil étonnement beau s'étire comme s'il voulait rester là. L'homme qui va partir est avec son ami et l'homme séparé. Ils sont tous les trois assez proches, ils regardent la nature. On entend la voix du jeune type.

*« Peut-être que nous ne sommes même pas nés ? Peut-être que nous ne sommes que des brouillons dans la nature ? Nous nous agitons nous-mêmes pour déjouer la ruse et devenir autre, mais nous ignorons qui nous sommes. La nature pourtant est simple, elle ne parle pas et sa violence se déchaîne. C'est peut-être cela ? Pourquoi attendons-nous ? Il faudrait pouvoir retrouver des mots, réinventer des paroles, comme lorsque après une guerre lointaine on sait bien qu'il faut à nouveau parler. Ce n'est pas si compliqué. Qui es-tu toi, dans l'ombre de la peau de la femme que tu aimes ? Pourquoi n'es-tu justement plus celui qui travaille ? Nous avons perdu le monde, **cognitif** disent-ils, le sentiment lui-même n'est plus qu'un souvenir. Déjà nous ne savons plus sentir, ressentir. Nous perdons la parole et bientôt c'est jusqu'aux gestes eux-mêmes que nous aurons oublié.*

Patiemment nous attendons la rupture. Mais que restera-t-il quand tout aura brûlé, quand nous ne serons plus que des cendres, des terres entières où il n'y aura même plus d'ombre ? A l'intérieur de nous pourtant, il y a bien quelque chose qui résiste, que personne ne veut lâcher, de la pensée, qui est comme un rêve secret que chacun voudrait tenir – Nous ne voulons pas être vendus avec les restes du troupeau. Nous sommes si faibles. La démission est entrée dans nos têtes, dans nos corps. Elle surveille le moindre de nos gestes, elle conditionne nos mots sans que nous nous en apercevions nous-mêmes, elle est à l'intérieur. Elle contrôle le foyer, la pierre brûlante qui est le fondement même de l'être. Nous ne sommes plus nous-mêmes dans le monde dans lequel nous vivons. Il faudrait un autre temps, plus proche et plus lointain à la fois, une ouverture dans notre cœur, comme une déchirure. Une vision nouvelle apparaîtrait. Des nuages de couleur dans le ciel, une humanité plus juste, comme on dit la justesse du poids de la balance, des hommes et des femmes rendus à leur propre légèreté. Ce n'est même plus un rêve, c'est un dernier espoir, aussi comme une chance. Nous défions la vie comme on commémore les morts, pour mieux les mettre loin de nous, mais c'est la vie elle-même qui s'en va quand nous ne parlons plus. La vie pour la vie ne vaut rien ou alors nous ne sommes que de plantes que bientôt nous ne pourrons plus faire pousser que dans des zones réservées pour cela. Nous sommes en train de disparaître alors il faut nous protéger pour mieux nous contrôler. « Tuez-nous plutôt », disent les Indiens. « Notre pensée grandira dans ceux qui nous ont connus, et alors nous reviendrons, par la mémoire qui est comme du sang dans les nuages, par les rêves qui sont comme une source où la clarté inonde, et la douceur comme un bien devenu précieux. » Quand tout espoir aura été perdu, les mots deviendront des gestes et ce ne sont plus des paroles qui s'échangeront mais des cris, et la violence surgira à nouveau. NOUS DEVIENDRONS NOUS AUSSI DU SANG DANS

LE NUAGE DES HOMMES / Du sang dans le nuage des hommes... Mais il est tard, et le soleil finit... »

(Les trois hommes sont restés ainsi, suspendus comme dans une autre histoire. Ils se montrent ce qu'ils voient, se disent ce qu'ils entendent. Un long temps. Sur la rivière, dans une pirogue, le responsable commercial et le responsable de la production passent, déguisés en indiens qui descendent le fleuve. Le responsable de la production est à genoux, il pagaie. Le responsable commercial est assis, il tient dans ses bras l'enfant de l'homme et de la femme séparés. Arrivés au niveau des trois autres, ils se saluent tous de la main, exactement dans le même temps. Cette concordance de temps provoque chez chacun d'eux une joie si grande que même s'ils voulaient par pudeur la cacher, elle se devinerait quand même dans leurs yeux, et irradierait leurs visages. Un temps, la pirogue disparaît. Soudainement, comme pris par le vertige d'une émotion trop forte, le soleil, comme une pierre trop lourde tombe dans l'eau, puis disparaît lui aussi. C'est la nuit. Les visages des trois hommes continuent de briller.)

Troisième Partie

Séquence 1

Le logement de fonction du gardien. La femme de l'homme qui va partir dort profondément dans le lit. Le gardien est assis à la table, il mange tout en la regardant dormir. Un long temps. La femme finit par se réveiller, comme au bout d'un cycle de sommeil accompli. Elle ne dit rien.

Le Gardien (Il mange) C'est moi qui vous ai amené ici. Vous vous êtes évanouie dans la cour en attendant votre mari. Je vous ai porté dans mes bras... Quand je suis revenu vous étiez en train de dormir. Je n'ai pas voulu vous réveiller.

La Femme de l'homme qui va partir Mon Dieu, mon mari !

Le Gardien Tout le monde est parti. Vous avez dormi longtemps.

La Femme de l'homme qui va partir Mais... Mais...

Le Gardien Ils sont au café.

La Femme de l'homme qui va partir ... Et l'enfant ? Où est-il ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

Le Gardien (Il continue de manger) Après je suis retourné. On m'a dit qu'on s'était occupé de lui. Il ne faut pas s'inquiéter.

La Femme de l'homme qui va partir Mais sa mère ! Qu'est-ce qu'elle va penser ?

Le Gardien Sa mère est au café avec les autres. L'enfant doit être avec elle maintenant.

La Femme de l'homme qui va partir (Essayant de se lever) Il faut que j'y aille moi aussi...

Le Gardien Calmez-vous, vous allez encore vous évanouir.

La Femme de l'homme qui va partir Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Et mon mari ? Il est au café lui aussi ? Il n'y va

jamais.

Le Gardien Tout le monde est là-bas. Prenez votre temps. Ils vont y rester encore.

(Temps)

La Femme de l'homme qui va partir Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

Le Gardien Vous pouvez partir si vous voulez.

(Temps)

La Femme de l'homme qui va partir Quand même... Cette odeur, celle de mon mari... si forte...

Le Gardien Il faut que vous mangiez.

La Femme de l'homme qui va partir ...

Le Gardien Tenez.

La Femme de l'homme qui va partir Qu'est-ce que c'est ?

Le Gardien Du boudin.

La Femme de l'homme qui va partir Oh, moi aussi je devais préparer du boudin !

Le Gardien Asseyez-vous si vous voulez. Vous avez le temps de manger. Moi il va falloir que je retourne tout à l'heure, pour ma ronde. Vous pouvez parler avec moi en attendant.

La Femme de l'homme qui va partir Oui.

(Elle se lève et vient s'asseoir à la table)

Le Gardien Prenez comme ça.

La Femme de l'homme qui va partir Merci.

(Silence. Ils mangent tous les deux. Le gardien allume la télévision. Ils regardent la télévision. C'est une émission sur les sangliers. Un grand temps)

La Femme de l'homme qui va partir Je l'ai déjà vue.

Le Gardien C'est fini.

(Temps. Il éteint la télévision)

La Femme de l'homme qui va partir Vous n'avez pas de chien ?

Le Gardien Avant on pouvait. Maintenant on ne peut plus à cause de l'hygiène.

La Femme de l'homme qui va partir Il est très bon le boudin.

Le Gardien C'était une promotion.

La Femme de l'homme qui va partir Vous n'en voulez plus ?...

(Elle se sert à nouveau. Il la regarde manger)

Le Gardien C'est mon cousin. Il se marie en Pologne, avec une Polonaise. Il faut que Je lui fasse un cadeau.

La Femme de l'homme qui va partir (Elle mange) Pourquoi vous ne lui écrivez pas une chanson ?

Le Gardien Une chanson ?

La Femme de l'homme qui va partir Oui, une chanson. Mon mari, c'est un neveu. Dans sa famille pour son mariage ils ont fait ça. Après tout le monde a chanté. C'était drôlement bien. Le neveu était très content.

Le Gardien Oui, mais moi je ne sais pas écrire des chansons.

La Femme de l'homme qui va partir La, la, la, comme ça, avec une rime au bout et un refrain. Qu'est-ce qu'il fait dans la vie

votre cousin ?

Le Gardien Il est en Pologne.

La Femme de l'homme qui va partir Oui mais comme métier ?

Le Gardien Avant il était à la tuerie avec moi. Quand on le faisait encore nous-mêmes. C'est moi qui tuais les bêtes, avec un matador. Lui, il m'aidait pour les

tenir.

Je vais vous montrer...

(Il se lève et va chercher dans un tiroir le matador qu'il a gardé)

La Femme de l'homme qui va partir

Vous êtes sûr qu'ils vont rester longtemps là-bas ?

Le Gardien

Oui, oui, vous pouvez finir... (Il se rassoit près d'elle) Vous voyez c'est comme un revolver, mais au lieu que ce soit une balle qui parte, c'est un poinçon qui sort. Là tenez ici... On met ça sur la tête de l'animal, comme ça entre les deux yeux, (il montre sur lui) et puis on tire. Le poinçon entre dans la tête, la bête s'écroule d'un seul coup. Des bœufs larges comme la table ! Des fois le matador se bloquait, comme un pistolet qui s'enraye, à ce moment-là il fallait prendre le merlin, c'est comme une masse. Il fallait être précis, si on ratait la bête ne mourait qu'à moitié et la peur gagnait toutes celles qui attendaient derrière. La peur, c'est mauvais pour la viande. Moi j'y arrivais toujours du premier coup. (Il fait le geste) Mais le plus dur c'était les petits veaux, ça s'était dur.

La Femme de l'homme qui va partir

Pourquoi ils vous ont mis comme gardien ?

Le Gardien

Accident ! (Il montre sa jambe) Après ils ont changé de système pour les tueries, pour en faire plus. C'est là que mon cousin est parti.

La Femme de l'homme qui va partir

C'est comme ça.

Le Gardien

Oui, la vie !

La Femme de l'homme qui va partir

Vous avez été reclassé ?

Le Gardien

Comme j'étais là depuis longtemps, ils m'ont proposé comme gardien. « Tupourras rester avec les bêtes », ils m'avaient dit à l'époque. Je ne pouvais pas dire non. Qu'est-ce que j'aurais fait ?

La Femme de l'homme qui va partir

Vous n'êtes pas marié ?

Le Gardien

Non.

La Femme de l'homme qui va partir

Vous avez encore le temps...

Le Gardien

Oui, oui... je vais trouver.

(Temps)

La Femme de l'homme qui va partir

Mon mari c'est pareil, avant il adorait les animaux...

Le Gardien

Ah oui. (Temps) Il va falloir que j'y aille maintenant.

La Femme de l'homme qui va partir

Oui moi aussi, je vais partir.

(Ils se lèvent tous les deux)

Le Gardien (Hésitant) Vous pouvez rester si vous voulez, je n'en ai pas pour longtemps...

La Femme de l'homme qui va partir Non, non. Mon mari doit m'attendre, je ne voudrais pas qu'il s'inquiète. Il faut que je rentre.

Le Gardien Bon.

La Femme de l'homme qui va partir (Gênée, elle lui tend la main) Au revoir.

Le Gardien Oui. Au revoir.

La Femme de l'homme qui va partir Excusez-moi si je suis un peu... Merci.

(Elle sort. Il la regarde partir. Resté seul, il débarrasse la table puis met la vaisselle dans l'évier. Il arrange le lit puis les chaises autour de la table. Il range le matador dans le tiroir, prend ses affaires lui aussi, puis sort pour aller faire son travail)

Séquence 2

La grande salle de réunion, éclairée par la seule clarté de la lune. Le directeur à genoux, par terre reste dans l'ombre. La secrétaire entre dans la salle et allume la lumière.

La Secrétaire ...

Le Directeur (Se relevant) Qu'est-ce que vous voulez ?

La Secrétaire Je pensais que vous étiez parti.

Le Directeur (Autant pour lui que pour elle) Et où est-ce que j'irai ?

(Temps)

La Secrétaire Je voulais déposer ceci sur votre bureau.

Le Directeur Qu'est-ce que c'est ?

La Secrétaire (Elle lui donne une enveloppe) Ma lettre de démission.

(Temps)

Le Directeur Vous voulez partir vous aussi ? (Le directeur va s'asseoir) On vous a proposé autre chose, c'est ça ? Un meilleur salaire, une meilleure place !

La Secrétaire J'ai décidé d'arrêter de travailler.

Le Directeur Moi aussi ! Si vous voulez nous pouvons partir ensemble ?

La Secrétaire J'ai d'autres projets.

(Temps)

Le Directeur Oui, bien sûr... Quand partez-vous ?

La Secrétaire J'ai fait le nécessaire. Une intérimaire viendra demain. J'ai laissé des instructions. Elle pourra me remplacer le temps que vous trouviez quelqu'un.

Le Directeur J'imagine que vous avez réfléchi ?

La Secrétaire Oui.

(Temps)

Le Directeur Comique ! C'est ça, c'est le mot que je cherchais... Je trouve la situation *comique* ! (Il enlève ses chaussures) Moi si je devais refaire ma vie, je crois que je ferais missionnaire, en Chine ! Qu'est-ce que vous en pensez ? Dans la vie, il faut savoir *saisir la chance*, la sienne, celle que l'on dit être la dernière, avant que la médiocrité ne s'empare de votre existence...

La Secrétaire Il faut que je parte monsieur.

Le Directeur Bien sûr oui... (Il se lève et lui tend la main) Bonne chance alors ! J'ai Aimé travailler avec vous.

La Secrétaire Au revoir monsieur.

Le Directeur Vous serez gentille d'éteindre en sortant.

(La secrétaire sort et éteint la lumière. Le directeur reste seul, dans l'ombre)

Le Directeur Voilà ! Et maintenant ?... Je n'ai pas fini moi... Il faut bien ici que quelqu'un fasse quelque chose... *Quelque chose...* Qu'il imagine comment nous allons bien pouvoir continuer... (Il se cogne) Ah !... Comique !

(Il reste dans l'ombre, appuyé sur son bureau. Il parle pour lui-même)

Séquence 3

Le café. C'est une soirée créole. Tous ceux qui travaillent sont là, un peu comme des réfugiés qui n'auraient trouvé de réconfort que dans l'euphorie illusoire d'une fête, qu'ils ne veulent pas quitter pour rester ensemble. Certains sont au bar, d'autres assis à des tables. Ils entrent, sortent, poussent les tables pour danser, chantent... On entend de la musique, des morceaux de conversations, par moments un événement attire l'attention de tout le monde puis se dissipe dans l'ambiance générale. Ils ont sans doute tous des familles, des choses à faire ou bien simplement de bonnes raisons pour rentrer chez eux, mais chacun a oublié, préférant l'insouciance et la légèreté de ce moment-là.

(Au bar, le responsable commercial et le responsable de la production)

Le Responsable commercial L'amour c'est 400, la pipe 200. Si tu veux je t'emmène.

Le Responsable de la production C'est vrai qu'elle n'embrasse pas ?

Le Responsable commercial Tout est tarifé. C'est aussi elle qui choisit la position. Pour les caresses, c'est la même chose. Pour elle c'est du temps, donc de l'argent. C'est comme pour nous. La sodomie c'est mille balles, le coucher quatre mille...

Le Responsable de la production Quatre mille !

Le Responsable commercial Une fois dans ta vie il faut faire ça.

Le Responsable de la production Elle travaille où ?

Le Responsable commercial Sur la route, dans sa voiture. C'est une *Amazonne*.

Le Responsable de la production Et ta femme ? Elle ne sait rien ?

Le Responsable commercial Ma femme ? Je l'emmène à Venise au mois de novembre !

...

(Le patron, assis derrière le bar écoute un client. L'employé, de table en table, sert et dessert les consommations)

(Trois hommes et une femme assis à une table)

La Femme J'ai envie de danser...

Le Premier Un autre !

La Femme Allez !

Le Deuxième On discute.

Le Troisième Attends un peu.

La Femme Vous êtes chiants à discuter. (A l'employé) Moi aussi, un autre !

Le Premier C'est pour moi.

La Femme Toi t'es un homme !

Le Troisième Trois mois ça a duré.

Le Deuxième Non !

Le Troisième Ils m'avaient même proposé de repartir avec eux.

Le Deuxième Pour travailler chez eux?

Le Troisième Des types en or.

La Femme Bon...

Le Troisième Exploités à mort !

Le Premier Il n'empêche que leur usine a quand même été fermée.

Le Deuxième Et eux, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

Le Premier Le pire c'est les Pakistanais. Ils les font venir avec des visas de touristes et une fois arrivés, ils prennent leurs papiers et ils les mettent dans des villas gardées par des chiens. Les types n'ont même pas le droit de sortir. On vient

les chercher le matin, et on les ramène le soir. On fait même leurs courses !

Le Troisième Comme ils avaient soutenu le blocage, ils ont été virés les premiers.

Le Deuxième Et après ?

Le Troisième Personne ne sait. Ils ont disparu.

Le Premier Il paraît qu'on les dénonce et qu'après on les reconduit à la frontière. Ceux qui les exploitent ont des amendes mais comme le trafic leur rapporte un maximum d'argent, ils peuvent en faire venir d'autres, alors ils s'en foutent.

Le Deuxième C'est dégueulasse !

Le Premier Non, c'est la réalité.

La Femme Eh la misère du monde, tu viens danser !

Le Deuxième Tu as trop bu, assieds-toi.

La Femme Eh toi ! L'homme de ma vie... (Elle vacille)

Le Premier Attends, viens avec moi. (Ils vont vers les toilettes)

Le Deuxième Et tu crois qu'ici on pourrait faire quelque chose ?

Le Troisième Il faudrait s'organiser... je ne sais pas. En ce moment c'est pareil partout alors... Oui pourquoi pas ?

...

(L'homme qui fait les entretiens est assis au coin du bar. Il boit des grogs et essaie de parler au patron)

L'Homme qui fait les entretiens Numéro un Curkovic, je l'ai déjà dit...

...

(L'homme et la femme séparés près de la porte des toilettes. L'homme tient l'enfant dans ses bras)

La Femme séparée On en a déjà parlé.

L'Homme séparé Mais j'ai changé maintenant...

La Femme séparée Arrête.

L'Homme séparé On pourrait réessayer.

La Femme séparée Tu l'as déjà dit.

L'Homme séparé Oui mais c'est vrai.

La Femme séparée Personne ne te demande de changer.

L'Homme séparé Oui mais je t'aime.

La Femme séparée Moi aussi je t'aime, mais maintenant c'est fini.

(La femme prend l'enfant et va s'asseoir. L'homme reste là)

...

(L'homme qui fait les entretiens, assis au bar, essaie toujours de parler au patron)

L'Homme qui fait les entretiens Numéro deux Janvion, numéro trois Farrison, numéro quatre Piazza, numéro cinq Lopez, numéro six Bathenay, numéro sept Rocheteau, numéro huit Larqué, numéro neuf Révelli – Hervé -, numéro dix Sinahégel, numéro onze Révelli – Patrick -, ou Sarramagna...

...

(La musique change. C'est une musique que tout le monde connaît. Une femme monte sur une table et danse. Les autres chantent et rythment la chanson en frappant dans leurs mains. L'homme qui parlait de Nouriev vient rejoindre la femme. Ils dansent tous les deux sur la table. Tout le monde danse, chante, ou les deux. La femme tombe de la table, elle est rattrapée in-extremis et sans heurt par les autres. Elle remonte sur la table et danse à nouveau. Un autre homme vient sur la table et se met à danser lui aussi, puis un autre. Le jeune type les rejoint. Le jeune type chante, d'abord dans la langue de la chanson puis dans toutes les langues qu'il connaît. C'est un triomphe. Tout le monde applaudit. Une autre musique, la fête continue...)

...

(L'ami de l'homme qui va partir est assis à une table avec l'enfant de l'homme et de la femme séparés dans les bras. Il parle avec un autre.)

L'Ami de l'homme qui va partir C'est mon filleul ! C'est moi qui suis son parrain.

L'Autre Je devrais rentrer.

L'Ami de l'homme qui va partir Moi aussi. Tu en reprends un ?

L'Autre Un dernier alors...

L'Ami de l'homme qui va partir Oui, juste pour parler. Moi aussi il faut que je rentre.

(L'ami de l'homme qui va partir lui donne l'enfant, puis débarrasse la table et va chercher deux autres verres. L'homme séparé, assis à une autre table les regarde)

...

((L'homme qui fait les entretiens, au bar, parle maintenant tout seul)

L'Homme qui fait les entretiens En 76, à Glasgow. C'est là que le monde s'est écroulé...

(A l'autre bout du bar, ceux qui parlaient avec la femme tout à l'heure)

Le Deuxième Si on ne fait rien c'est sûr, ici aussi ils finiront par fermer.

Le Troisième Et les autres, ils suivraient ?

Le Deuxième Il faut leur en parler.

Le Premier Moi je suis d'accord pour faire quelque chose.

...

(Dehors, on voit la femme de l'homme qui va partir qui regarde vers l'intérieur. Ne voyant pas son mari, elle n'ose pas entrer)

...

(La femme qui fait l'amour avec le jeune type)

La Femme qui fait l'amour C'est toi qui est nouveau ?

Le jeune Type Oui.

La Femme qui fait l'amour Tu parles toutes les langues ?

Le jeune Type J'ai travaillé dans d'autres pays avant de venir ici.

La Femme qui fait l'amour Moi je ne sais pas parler.

Le jeune Type Tout le monde sait parler.

...

(L'homme qui fait les entretiens, et qui essayait de parler au patron, vient s'asseoir à la table de l'homme séparé qui est resté seul. Il lui parle comme en confidence, mais avec beaucoup de difficulté)

L'Homme qui fait les entretiens La nature... Si on détruit l'homme alors on détruit Dieu... L'idée de Dieu... C'est ça qu'il faut comprendre... On a détruit l'idée de Dieu parce qu'il n'y avait plus d'homme pour la sauver... (Temps. Il s'approche très près du visage de l'homme séparé) « L'ETHIQUE », de Spinoza... C'est ça qu'il faut lire... « L'Ethique ! ... » (Soudainement très fort) En 76, à Glasgow...

(L'homme qui fait les entretiens s'écroule d'un seul coup très lourdement sur le sol. L'homme séparé essaie de le relever. A plusieurs ils le sortent du café et l'emmène dans la rue. L'homme séparé les suit et reste dehors avec l'homme qui essayait de parler au patron. Les autres reviennent en riant)

...

(Une femme monte sur une table)

La Femme Et maintenant strip-tease !

(Tous les regards se concentrent sur elle. Les autres l'encouragent et applaudissent. Grande excitation. En fait c'est plus une parodie de strip-tease, très suggestive, qu'une réelle mise à nu, le plus important étant la *joie* qu'ils ont à être tous ensemble, pris par l'ivresse et la légèreté du moment. Un homme vient sur la table avec elle. Ensemble ils parodient des positions d'amour. Il y a de la musique, des encouragements, des sifflets, c'est un délire total)

(Dans le même temps, un peu à l'écart)

La Femme qui fait l'amour Tu t'en vas ?

Le jeune Type C'est ma première journée, je n'ai pas l'habitude. Je suis un peu fatigué. Il faut que je rentre.

(Temps)

La Femme qui fait l'amour Tu voudrais bien m'apprendre des mots ?

Le jeune Type Des mots ?

La Femme qui fait l'amour Oui, pour parler.

Le jeune Type Oui, je veux bien...

La Femme qui fait l'amour Tu es gentil, toi.

Le jeune Type A demain alors.

La Femme qui fait l'amour Oui.

(Il s'en va. La femme reste seule. La femme séparée vient la rejoindre)

La Femme séparée Ca va ?

La Femme qui fait l'amour Oui.

La Femme séparée Tu veux rentrer ?

La Femme qui fait l'amour Non, non... On est bien ici.

La Femme séparée C'est la fête ! (Elle va pour retourner danser)

La Femme qui fait l'amour Attends ! (Elle sort de sa poche une grosse somme d'argent qu'elle lui donne) Tiens, prends-le.

La Femme séparée Tu es folle ! Qu'est-ce que c'est ?

La Femme qui fait l'amour Prends-le je te dis. Tu vas en avoir besoin, pour l'appartement, tout le reste...

(La femme séparée ne sait pas quoi dire. Elle prend l'argent. Les deux femmes se prennent dans les bras l'une de l'autre et se serrent très fort. La fête continue, musique, danse, comme une aspiration à être heureux qui trouverait à s'incarner)

Séquence 4

L'atelier de découpe et de conditionnement. La seule lumière est celle donnée par les blocs de secours indiquant la sortie. L'homme qui va partir est assis, au pied de la table où il était tout à l'heure. Il a beaucoup bu, les restes de bouteilles, les verres qui étaient restés sur la

table. Il aperçoit dans l'ombre, le gardien. Sans être vraiment sûr que ce soit lui, il lui parle et lui confie des restes de sa vie. Le gardien qui faisait sa ronde, s'est arrêté pour écouter, mais il n'ose pas s'approcher.

L'Homme qui va partir J'ai deviné l'heure, je savais que tu allais venir... Je t'attendais. Je me disais au moins lui, il va venir, il ne va pas me laisser tout seul. Maintenant je te vois... Tu peux t'asseoir avec moi, ta ronde, tu la feras plus tard. Qu'est-ce qui peut bien arriver à cette heure-là ? Il fait nuit, les portes sont fermées, et avec leur obsession de l'hygiène, même les rats ont disparu d'ici. Il n'y a plus que les hommes qu'on arrive à faire tenir dans cet endroit, les hommes et les bestiaux ! (Il regarde autour de lui) Quarante-deux ans j'ai travaillé ici ! Dans cet atelier, à désosser, découener, découper la viande, *la viande* qu'on sépare de sa carcasse. Maintenant c'est moi qu'on emmène à l'équarrissage. Il faut bien. Tout le monde sait bien qu'un jour ou l'autre on n'a plus besoin de lui, mais tout le monde c'est personne, et surtout pas celui à qui on demande de partir. Où est-ce que je vais aller maintenant ? Qu'est-ce qu'on va faire de moi ? Qu'est-ce que je vais faire de toute la gentillesse de ma femme ? On n'a jamais eu le même amour elle et moi... Moi c'était le travail mais après qu'on ait travaillé, il ne reste plus qu'à finir, voilà. Et maintenant il faut faire ça sans rien dire, proprement, accepter. Si mes quarante-deux ans étaient bons pour eux, pourquoi ils ne prennent pas le reste aussi ? Comme dans le cochon. Dans le cochon tout est bon ! Je ne partirai pas d'ici, je resterai là ! Quarante-deux ans ! On prend le meilleur de toi-même, ta jeunesse, ta vie d'homme, et on te jette comme un malpropre quand on n'a plus besoin de toi. Toute ma vie je l'ai passée dans ce frigo. Je ne peux même plus serrer les poings, l'arthrite m'a bousillé les mains. J'ai une ceinture pour le dos et des rhumatismes dans le reste du corps, et maintenant il faudrait que je soigne les restes de cette vie qu'ils ont bousillée pendant les quarante-deux ans que je n'ai rien dit parce que je croyais que c'était comme ça qu'il fallait faire pour vivre ! Aujourd'hui c'est moi qui décide, alors si je décide de rester ici, je reste ici ! (Temps) Qu'est-ce qu'on va faire de moi maintenant ? Le monde est devenu comme une image dans le ciel, et nous comme des pantins qu'on agite. Avant on luttait, et si on ne luttait pas, au moins on se révoltait à l'intérieur, mais maintenant on ne sait plus qui est qui, chacun se retourne sur lui-même, et personne n'est plus responsable de rien. Pourtant nous là... On est là ! (Il montre ses mains) On existe... Viens-là toi ! Viens-là ! On est les mêmes toi et moi. Toi, tu n'as jamais eu que la moitié d'un cerveau, aujourd'hui tu n'as plus qu'une jambe, mais je sais que tu comprends ce que je dis. Parce que j'ai connu ton père. Je sais que c'est lui qui t'a fait rentrer ici. Parce que personne ne voulait de toi nulle part avec ton demi-cerveau, et qu'il n'y a qu'ici qu'ils pouvaient te garder, à l'abattoir, avec tous ceux qui n'étaient pas foutus de partir ailleurs comme moi. Alors ils peuvent bien nous citer en exemple, des types peuvent bien venir nous visiter, et d'autres venir jusqu'ici pour travailler... Allez-y c'est carnaval ! (Temps) Ce n'est pas nous qui avons changé, c'est le reste du monde qui s'est mis à nous ressembler. Des fois il vaudrait mieux ne pas pouvoir se rendre compte, ou bien alors pouvoir vomir. Même toi tu y passeras l'handicapé ! Ils t'ont déjà changé de métier, mais bientôt toi aussi ils te remplaceront, toi aussi tu auras ta caisse de viande pour te remercier de n'avoir rien dit pendant toutes ces années, d'avoir laissé faire. Et tout ça parce qu'on a tous fini par oublier qu'on était libre et qu'on pouvait encore dire non. Au lieu d'être là à subir sans rien dire, on pourrait tout aussi bien tout arrêter et dire qu'on

veut une autre vie. Ils ont fait de nous des esclaves, qui n'ont même plus la conscience d'être des esclaves. En nous montrant le vide qu'eux-mêmes avaient creusé autour de nous, ils nous font peur : « Va voir ailleurs si c'est meilleur ! » Ailleurs c'est nulle part, et ici, il n'y a plus rien d'autre à espérer. Le sentiment ! Le sentiment ! C'est cela qu'ils ont compris. Ils en ont fait une chose qu'on contrôle, et le contrôle ils l'ont mis dans nos rêves, jusque dans nos pensées les plus secrètes. C'est comme ça qu'ils nous ont eus. Comme cela tu tues une bête, et tu peux faire pareil avec un homme. Quelques caresses bien mises avant de le tuer détendent l'animal, et c'est bien mieux pour la viande. La viande est bien meilleure quand la bête meurt avec confiance ! Ils font la même chose avec nous. Ils nous font comprendre notre chance parce que tout ça pourrait être bien pire ! Mais pire que quoi ? Comme chez les pauvres ? De quelle chance parlent-ils ? Ce n'est pourtant pas si difficile, ou alors au contraire, c'est cela qui l'est, la justice, la justesse. Justice pour les cochons ! Justice pour les cochons crevés ici pour engraisser des familles entières qui ne peuvent même plus fermer la porte du frigo et qui empruntent encore pour acheter un deuxième congélateur ! Justice pour ces cochons-là qui ne savent même pas pourquoi on les a tués. Justice ! De même qu'un homme doit savoir pourquoi il vit, il doit savoir aussi pourquoi il va mourir. Chacun a droit à une part, la sienne. Si nous sommes tous faits de la même étoile, il faut bien qu'il en reste quelque chose, quelque chose qu'on ne pourrait ni vendre, ni acheter. Mais nous sommes redevenus des sauvages qui n'avons rien appris, qu'à rendre plus sauvage encore notre propre sauvagerie. Mon père à moi avait la terre, il connaissait les noms, celui des bêtes, celui des arbres, et ceux qui tuaient les bêtes savaient ce qu'ils faisaient. Les noms ont disparu, la tuerie s'est organisée, et personne ne sait plus ce qu'il mange et qui mange quoi. Qui mange qui, c'est plutôt ça ! Traçabilité mon cul ! Allez-y, allez-y dans votre monde ! Moi je reste sur le bord, je ne viendrais pas. Je ne veux pas avoir vécu ma vie pour rien. Je ne veux pas être là comme on dirait d'un détrit. Cosmétique ! Le monde est devenu cosmétique ! Comme on faisait avec les restes du cochon que personne ne voulait, je veux que mes os à moi, broyés avec ma graisse deviennent du maquillage ! Je veux finir moi aussi posé sur le corps d'une femme, comme une caresse qu'elle se donnerait à elle-même, sur la cuisse. Je veux être sa beauté et penser qu'elle s'applique à m'étaler sur son corps pour se sentir aimée, pour que de hommes la regardent et qu'ils inventent pour elle le monde qu'elle aura eu la patience d'attendre. Nous, nous ne savons plus voir, ni sentir, un jour nous finirons par ne plus savoir aimer, par ne même plus en avoir besoin, et la beauté elle-même finira par disparaître. Viens-là toi ! Approche-toi maintenant ! Viens-là, à côté de moi. Puisqu'on est pareil tous les deux, puisque moi je n'ai pas d'enfant et que toi tu n'as pas de femme, on peut s'entendre. Tous les deux, on a été abandonnés, là, et personne ne viendra plus nous y chercher. Viens-là, je te dis, allez ! Il ne faut pas qu'on reste ici. (Le gardien s'approche un peu) Ma vie je te la donne. Comme un père raté à un enfant mandingue, puisque chacun est trop faible pour s'en sortir tout seul, on va partir ensemble. On va se *réunir*. Comme des Indiens, on va mêler notre sang, trouver une harmonie nouvelle, toi et moi ! Ma vie je te la donne, mon nom aussi. Je n'ai plus rien d'autre. Je ne suis plus rien d'autre que ce que tu vois, et je ne peux plus me voir moi-même. C'est tout ce que j'ai à donner. Celui qui donne sa vie il change le monde, moi aussi je veux changer le monde. Approche-toi. Tu vas me porter sur ton dos. Maintenant je suis trop vieux, trop cassé, trop fatigué pour marcher. Je ne peux plus. C'est fini. Je veux être comme une crème caressé sous le sein d'une femme,

comme le rouge de ses lèvres qu'elle mord avec ses dents, *je veux finir dans la douceur de sa langue... Je veux finir dans la beauté du monde... (Temps) Je veux savoir si les souvenirs existent vraiment, ou bien s'ils ne sont là que pour nous aider à vivre... Ma mère en avait toujours après moi, ce n'était jamais comme il fallait que ce soit... Viens-là toi... Viens-là...*

(Malgré lui et ne pouvant plus lutter contre le sommeil, il s'endort. Silence. Le gardien s'approche et essaie doucement de le réveiller)

Le Gardien Votre femme, vous... Elle vous attend là-bas, votre femme...

(L'homme qui va partir ne se réveille pas, alors le gardien, faisant bien attention de ne pas le brusquer, le prend comme il peut sur son dos. Ils sortent ainsi, le plus lentement possible)

Séquence 5

Dans le ciel, pareille à une bête suspendue au rail de l'atelier, la lune, devenue misérable et noire, dit sa désespérance joyeuse de s'être retrouvée si loin, abandonnée des hommes, dans le silence des étoiles.

La Lune De la vie ! De la vie ! De la vie !
Quand nous n'aurons plus d'autre mot pour la dire
Nous nous en échapperons
Courants d'air misérables
Les bras serrés sur le corps, les genoux refermés
Les yeux ouverts, ouverts sur la nuit

Pauvretés

Pour justifier les malheurs
Nous en inventons d'autres
Nous nous aidons nous-même à disparaître
Dans le silence et l'abandon
Déjà comme des ombres
Les traces de nos pas ne sont même plus les nôtres

Fracas des solitudes
Errances et égarements

Nous protégeons le vent qui décharne
La fragilité même
Celle qui avait la douceur
A coulé comme une larme
Ci-gît notre mémoire
La nature ferme sa main

*Du miel que les fleurs ont laissé
Il ne reste que les saisons d'hiver
Assis sur une chaise
Nous n'aurons dans nos murs
Qu'un reste de chagrin
Pour tenir, à partager jusqu'au printemps*

Ici je suis la lune
Rien
Un artefact
Une idée mal reçue dont personne ne veut plus
Improductive et inutile
Le monde devenu stérile m'a rejetée ici
Condamnée pour adultère non consommé
Plus grave encore
Pour un fantasme décadent

Pornographie hypocrite
Tête de veau sur un nègre
Persil dans le poireau
Sauce gribiche au balcon
L'imagination est devenue morale
Posée sur l'étagère
Revendue comme le reste
Et tournée au soleil
Des vitrines

Imagine ce que tu veux
Mais dans le cadre de ce qui est déjà pensé
Ait l'indécence raisonnable
Mieux, si tu pouvais être transparent
Moi je suis une vieille lune
Qui n'a plus de jambe
Une métaphore usée
Tirée jusqu'à la corde
Baisée jusqu'au sarcasme
Baignée dans la mer
Nue du ciel froid
Je suis lapidée de météores

Assise sur un lit d'étoiles
A l'abandon d'étreintes
Je suis une magnifique ruine

Rien n'est propre ni personne
Les beautés d'amour glacé
Ne le sont pas moins
Que la misère
Ceux qui veulent les rendre propres
Ne veulent que les contrôler
Tuez propre en vous lavant les mains
Baisez propre en ne criant pas trop
Mourez propre et ne geignez jamais
Certains réussiront même à ne plus vivre du tout
Ceux-là
Seront les justes nouveaux

Moi
J'ai pris ma liberté d'exil
Sur terre j'aurais fini publicité
Pour un café, une peinture
Un matelas pour ébats asexués
Ici j'ai gardé mon plaisir solitaire
Ma nudité n'est pas la leur
Déplacée pas vidée
Car je suis pleine
Encore
De sang

De mon trop plein de vie
Je veux pâlir
Et vous ouvrir mes veines
Comme on ouvre son cœur
D'émotions contenues
JE VEUX VIDER MA VIE DES RESTES DU DÉsir

(Elle sort un couteau, de ceux que l'on utilise pour égorger les bêtes, puis elle se coupe
une
veine du poignet. Le sang coule de sa main, elle le regarde
couler)

*Du sentiment, de l'océan secret
Des larmes de voyage
Des solitudes échouées
Nous ne savons plus parler
Trop seul, trop seul, trop seul*

*Nous avons crevé nos yeux
Du monde que nous avons fait
Dans celui-là
Personne n'est plus personne*

Il y a pourtant tant d'autres voyages à faire
De terres à parcourir
Mouvement
Balancement
Mouvements et balancements
Errants et misérables
Nous ne sommes pas le nombril du monde
Eternel et tragique
Car le nombril du monde a son cri
Et personne pour l'entendre
Pendant que cachés sous nos prières chauffantes
Nous nous désespérons
Le nombril du monde
Lui
A faim

(Elle regarde le sang couler de sa main. On entend au loin le chant des vents solaires)

*De la douceur
Des chants bercés d'amour
Caressés sur la peau
D'écailles irisées
Dans la cendre du ciel
Lavé d'impropres certitudes
Le rire d'un enfant
Refllet ouvert
D'un lit de nuage
Il rêve...*

*Dans le ruisseau
Des poissons, rouges
Font la révolution*

*Dans le ruisseau
Des poissons, rouges
Font la révolution...*

(Suivant le mouvement de sa course, elle disparaît dans les profondeurs du ciel. Elle laisse derrière elle une nébuleuse rouge)

Séquence 6

Différents lieux autour de l'usine. La fin de la nuit et les prémices du jour, quand ceux qui restent ne sont pas encore couchés, quand les derniers désirs trouvent encore à s'exprimer...

Une rue. La femme de l'homme qui va partir et l'homme séparé. Ils sont assis sur le rebord du trottoir. L'homme a posé sa tête sur les genoux de la femme puis s'y est endormi. Abandonnée à elle-même et n'ayant pas réussi à se dégager, elle le regarde dormir.

La Femme de l'homme qui va partir Je ne suis pas mieux vous savez... Moi j'ai perdu mon mari. J'étais venue le chercher pour son dernier jour de travail, mais je me suis évanouie. Vous parlez d'une idiote ! Je l'ai cherché toute la nuit. Je suis même allée au café où vous étiez tous, mais lui n'était pas là-bas. Je suis rentrée chez moi, la maison était comme je l'avais laissée, alors je suis revenue. Où est-ce que je peux aller ? (Temps) Où est-il maintenant ? On croit connaître les gens et puis... Et vous ? Qu'est-ce que vous faites allongé sur ce trottoir ? Est-ce que vous vous êtes évanoui vous aussi ? Je suis inquiète vous savez. Peut-être mon mari a-t-il disparu ? Cela arrive tous les jours, il y a des gens qui disparaissent. *Ils disparaissent dans la nature* et personne n'entend plus jamais parler d'eux. Cela arrive, je le sais très bien. (Temps) Vous dormez ? Voilà... Nous voilà bien maintenant ! Et moi ? Qu'est-ce que je vais devenir dans cette histoire ? Qu'est-ce que je vais devenir ?...

...

Une aire de stationnement sur le bord de la route. Une voiture assez mal garée, ses feux encore allumés malgré les lueurs du jour. Le responsable commercial et le responsable de la production attendent dans la voiture l'apparition des *Amazones*. Luttant contre le sommeil, ils parlent pour ne pas s'endormir.

Le Responsable de la production Ca doit être beau Venise...

Le Responsable commercial Un naufrage !

Le Responsable de la production Comment ça ?

Le Responsable commercial La ville s'enfonce, bientôt elle n'existera plus.

Le Responsable de la production Comment tu sais ça ?

Le Responsable commercial Tout le monde sait ça. Ma femme a acheté une cassette.

Le Responsable de la production (Après réflexion) Alors c'est encore plus beau.

Le Responsable commercial Oui... (Il réfléchit lui aussi) Un jour, il ne restera plus que des souvenirs.

Le Responsable de la production Et les amoureux ? Il faudra bien qu'ils aillent quelque part.

Le Responsable commercial Des types reconstruiront, ailleurs, à l'identique.

Le Responsable de la production Et en attendant ?

Le Responsable commercial Ils feront comme les autres, ils regarderont des cassettes...

(Ils restent là dans un demi-sommeil et attendent en vain de voir des *Amazones*, ils assistent au lever du jour)

...

La nature. Un champ de maïs labouré depuis peu, laissant apparaître la terre retournée. Au loin un bois décharné prêt à rentrer dans l'hiver. L'aube est accompagnée de brume. Les rayons du soleil ont la couleur de la paille, on pourrait presque sentir conjointement leur chaleur timide et le froid des premières gelées qui arrivent. L'homme qui parlait de Spinoza marche péniblement dans la terre labourée. Il s'arrête, soudainement pris de convulsions. La douleur est si violente qu'il prend de la terre et la met dans sa bouche. Il garde sa main devant sa bouche et se force à l'avalier. La douleur se calme peu à peu, le tremblement s'arrête. Epuisé, il regarde alors autour de lui, et n'ayant pas la force de crier, il se dit à lui-même : « Réveillez-vous ! Réveillez-vous. » Il pose ensuite ses mains sur ses yeux et se laisse tomber au sol. Il reste là. Il sort un revolver de sa poche, et sans raison apparente, il le pointe contre son cœur. Il tire, puis s'écroule. Dans le jour qui continue de se lever, on entend quelques corneilles.

...

Le café. Il y a encore quelques verres sur les tables, des cendriers pleins, des chaises ça et là. Le bar est rempli de vaisselle sale. Le patron est à la porte et regarde dehors. L'employé est debout, adossé à un mur, il attend que le directeur s'en aille. Le directeur, lui, un peudéfait, est assis à une table. Ils ont tous les trois fini la nuit ici. Comme on traverse un naufrage, ils se sont réveillés, presque étonnés de toujours être en vie. Parmi les restes de lasoirée, le landau de l'enfant de l'homme et de la femme séparés, vide, a été oublié là.

Le Directeur

... Moi aussi j'ai eu une autre vie... Dans un autre pays, plus pauvre, une autre usine comme celle-là... C'était la plus belle période de ma vie... Elle fonctionne encore aujourd'hui, des gens y ont du travail. Je pourrais même vous montrer les cartes postales qu'ils m'envoient tous les ans. Je les ai sur moi, je les garde toujours. (Il sort de sa poche les cartes postales et les pose sur la table) Vous voyez, vous et moi ne sommes pas si différents... Pourquoi cette chose-là, là-bas a-t-elle réussi ? Pourquoi réussissons-nous certaines choses et non pas d'autres ? Pourquoi sommes-nous toujours incapables de trouver la réponse ? A ce moment-là j'écrivais même des lettres à ma femme ! (Temps. Le patron quitte la porte pour venir derrière le bar. L'employé commence à ranger quelques chaises) Moi aussi ils me remplaceront. Ils en mettront un autre à ma place qui aura fait ses preuves, ailleurs, et qui saura faire sien le nouveau discours, et moi j'aurai une prime pour recommencer dans un autre endroit ou peut-être même mieux... Je sais ce que vous pensez, je ne suis pas si bête. L'errance qui est la mienne aujourd'hui n'est pas la même que celle de ceux qui sont ici. Vous qui travaillez avec la vôtre, eux là-bas ont la leur, et tout le monde en a une, car chacun a la sienne. Je ne suis pas venu ici pour croire à des rêves que j'ai perdus depuis longtemps . (Temps) Je voulais juste m'entretenir avec vous, partager un peu de temps, celui qui est encore à nous, qui est encore libre, et que l'on peut encore prendre. *Echanger des idées* comme on dit là-bas. Mais ce n'est pas moi qui referais le monde... (Silence) Tout à l'heure, après le désordre de tout ça, chacun aura retrouvé sa place. Tous nous ferons semblant de nous y accorder et certains même s'en satisferont, mais rien n'aura vraiment changé. Peut-être qu'au fond de nous-mêmes nous ne croyons même plus qu'il puisse en être autrement ? La peur, l'habitude, la médiocrité qui est comme une gangrène, tout cela est devenu comme des empêchements. Nous ne demandons plus comment mais combien, et chacun garde pour lui sa propre réponse. L'existence elle, est devenue une monnaie qui s'échange... (Il range ses cartes postales et vient vers le bar) C'est bien cela n'est-ce pas ? Combien faut-il payer pour parler ? Juste pour parler, c'est combien ?

(Il reste là quelques instants encore, puis comme dénudé par ce qu'il vient de dire, il s'en va. Le patron commence à nettoyer son bar, dans le même temps, comme s'ils le faisaient ensemble, l'employé range des chaises sur les tables)

...

Chanson du gardien pour le mariage de son cousin

Prendre le temps c'est bien
De la romance
Se prendre par la main
Sans qu'on y pense

Les soleils de l'été
Nous laissent prendre
Des chemins oubliés
Pour nous éprendre

Dans la nuit éblouie
Qui se dévoile
Ils se sont évanouis
Sous les étoiles

Et de s'aimer à deux
Comme dans une danse
Des désirs d'amoureux
D'*évanescence*

La nature apaisée
De nos vies brèves
Couchés dans les baisers
Ouvre nos rêves

Prendre le temps c'est bien
De la romance
Le monde entier demain
Qui recommence

...

Plus tard dans la matinée. La salle de restaurant du foyer. C'est un jour sans travail, il n'y a presque personne. Les quelques uns qui sont là prennent un café, l'esprit ailleurs, comme on peut l'avoir après une nuit agitée. Le jeune type est assis à une table avec la femme qui fait l'amour. Ils prennent leur petit déjeuner. Ils se parlent mais on ne comprend pas ce qu'ils disent, on ne les entend pas. On voit juste leurs mains s'agiter et se répondre, dans la lumière du soleil qui éclaire toute la pièce par les grandes baies vitrées de la salle. C'est une lumière d'automne, celle de l'été indien, quand les derniers soleils sont encore de l'été, quand la nature elle-même est comme un incendie. Au loin, on entend des bêtes qui n'ont pas été tuées. Leur cri est devenu comme un chant qui s'éloigne, et laisse derrière lui du silence. A travers les vitres, on voit quelques oiseaux qui traversent le ciel. Comme un écho fragile, ils répondent aux mains qui s'agitent, puis ils disparaissent, accompagnés par le chant.

FIN

